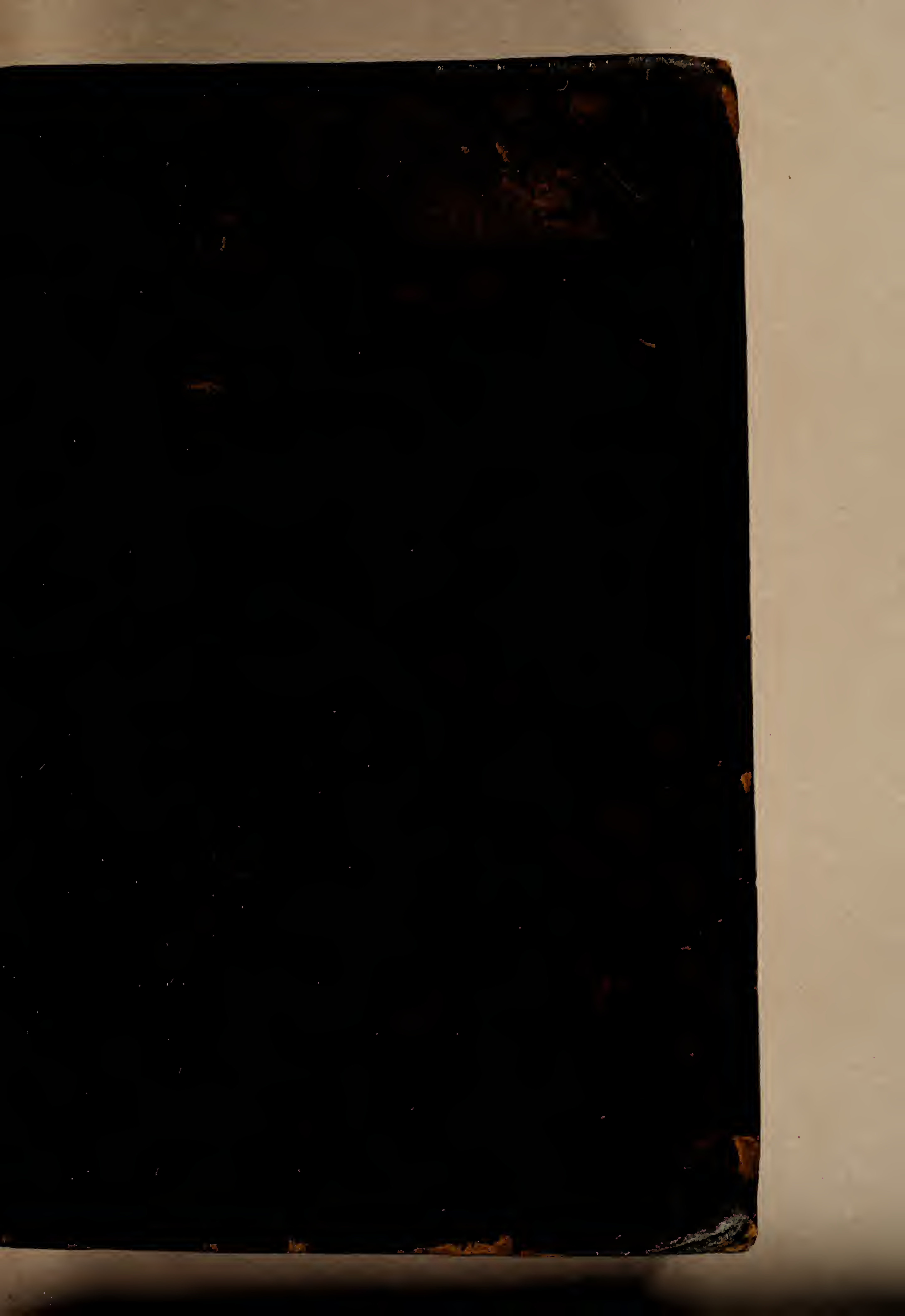
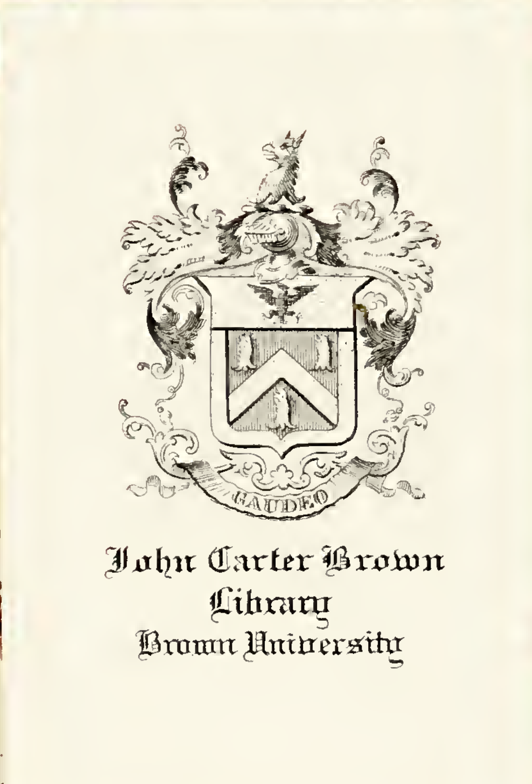



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University

LA MORT
DE LOUIS XI.

LA MORT
DE LOUIS XI,
ROI DE FRANCE.

PIECE HISTORIQUE.

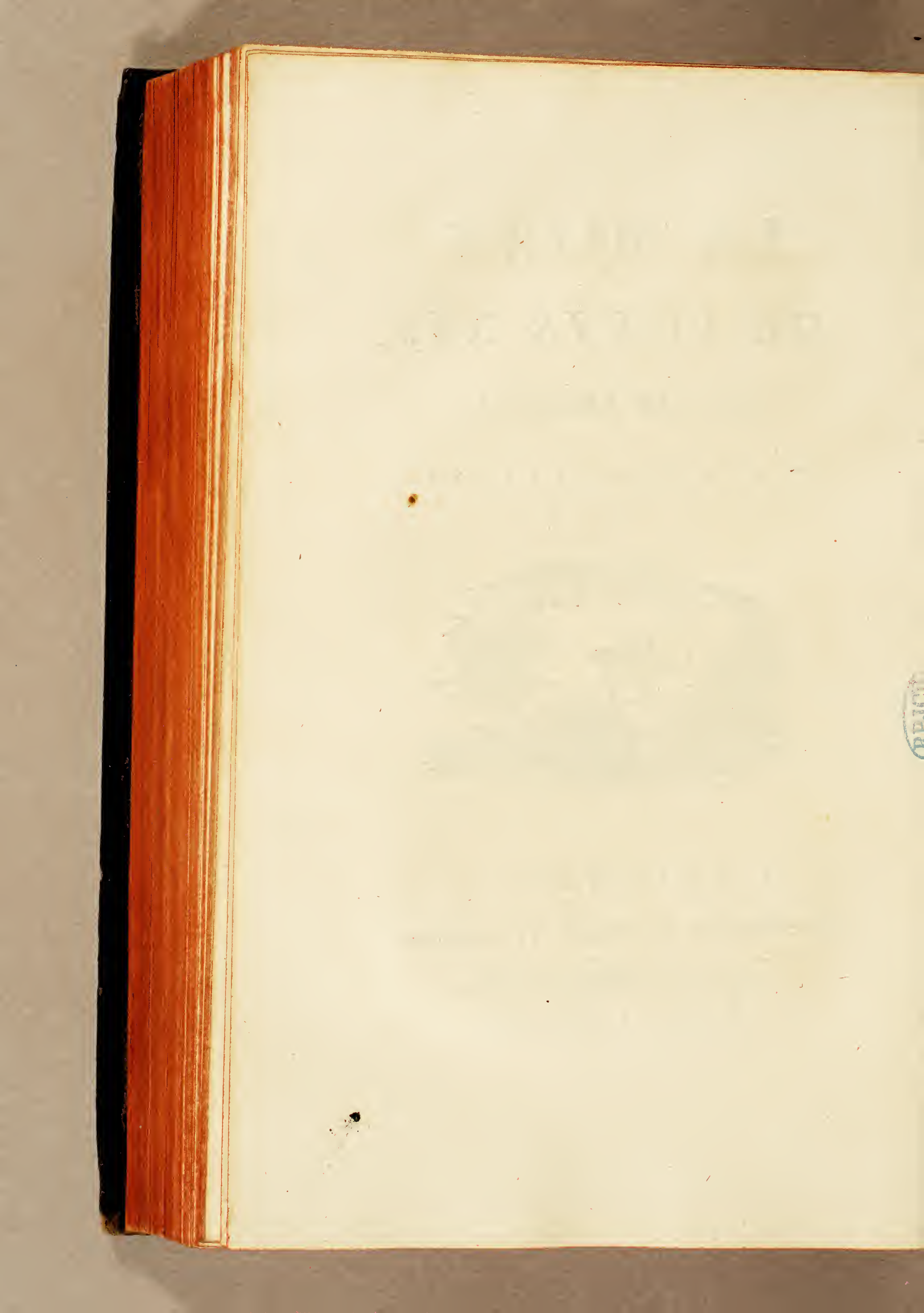


A NEUCHATEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.



M. DCC. LXXXIII.





PRÉFACE.

Un ancien, nommé Fannius, dont parle Pline, qui avoit fait l'hiſtoire du regne de Néron, & qui en avoit peint toutes les horreurs, vit dans un ſonge Néron entrer dans ſa chambre, s'aſſeoir ſur ſon lit, prendre le premier livre de ſon hiſtoire, le lire, paſſer au ſecond, au troiſieme, & l'œil abattu, conſterné, ſe retirer la tête baiſſée, comme écraſé ſous le poids de la honte & de la vérité.

Que l'hiſtorien dut être content à ſon réveil! & qui ne voudroit, comme Fannius, lire à tel roi décédé ſon hiſtoire! car les méchans princes ont encore une conſcience, & c'eſt l'hiſtoire ſeule qui les punit dans le ſein des grandeurs & juſques dans la tranquillité de la tombe.

Les faits des grands, diſoit Henri IV, de quelque nature qu'ils puiſſent être, ne meurent jamais. Cette cenſure publique, éternelle

& vivante eſt le frein du pouvoir qui paroît ſans bornes. Qui n'admirera la réaction qui exiſte entre le deſpotiſme du moment & la juſtice des ſiecles ?

On dira que les mauvais rois ont échappé à leur plus grande punition, qu'ils n'ont pas tenu en main les faſtes de leur regne ; mais il eſt probable qu'ils ont tous preſſenti plus ou moins le jugement de la poſtérité, & qu'ils ne ſe ſont pas flattés eux-mêmes de lui tranſmettre un nom reſpecté. La tyrannie ſemble deviner d'avance l'écrivain vertueux, & pâlit devant le volume véridique. « Ce que la » juſtice n'a pu ſur vos têtes, dit Montaigne, » c'eſt raiſon qu'elle l'ait ſur votre réputa- » tion. » Bonis nocet qui malis parcit.



PERSONNAGES.

LOUIS XI.
LE DAUPHIN ſon fils.
ANNE, fille ainée de Louis XI, *Comteſſe de Beaujeu.*
JEANNE, fille cadette de Louis XI, *Ducheſſe d'Orléans.*
LOUIS, *Duc d'Orléans, qui fut depuis Louis XII.*
LE COMTE DE BEAUJEU.

ROCHEFORT, *nouvellement chancelier.*
DE LA VAQUERIE, *premier Préſident du parlement.*
S. ROMAIN, *Procureur-général.*

FRANÇOIS DE PAULE, *hermite de la Calabre.*

LE CARDINAL D'ALBI.
LE CARDINAL DE LA BALUE.

COCTIER, *Médecin.*

DOYAC, } *Miniſtres d'état.*
LEDAIM, }

TRISTAN L'HERMITE, *Grand-Prévôt.*

ANTOINE DE NAXA, *Nonce du Pape.*
GRIMALDI, *à la ſuite du Nonce.*
JAQUES ROZAT, *avec huit Cordeliers de Lombardie.*
CHANOINES DE COLOGNE.

OLIVIER SALLART, *Lieutenant-général des chaſſes.*
OFFICIERS *de chaſſe &* PAYSANS.

UN ENVOYÉ *de Bajazet.*
DÉPUTÉS *du Parlement.*
HUISSIERS *accompagnant le Parlement.*

SEIGNEURS & *Grands de la Cour.*

DÉPUTÉS *des Suiſſes.*

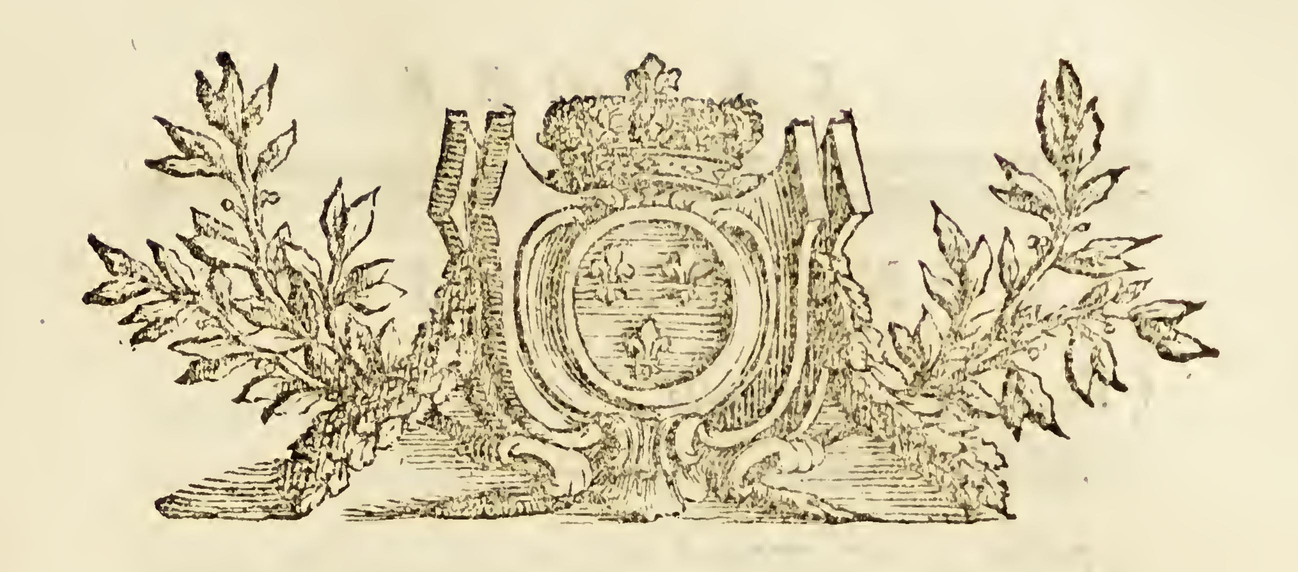
JAQUES MOBOURG.
GUILLAUME TONNARD.
AUTRES GARDES & OFFICIERS.

TROUPES *de Payſans & de Payſannes.*

HÉRAUTS D'ARMES.

La ſcene eſt au château du Pleſſis-lès-Tours, en 1483.

LA



LA MORT

DE LOUIS XI,

ROI DE FRANCE.

(Il fait nuit ; le théatre représente une vaste solitude, au milieu de laquelle est un château bâti en briques, fraisé de gros crampons de fer à plusieurs branches ; quatre tourelles de fer flanquées aux quatre coins ; tout le dehors est environné de fossés entourés de barreaux de fer ; des fanaux aux grilles & au haut du château éclairent ce lieu dans l'éloignement.)

SCENE PREMIERE.

(*Tonnard, ſentinelle, eſt ſur le devant du théatre dans l'obſcurité, appuyé ſur ſa pique; on entend des voix de ſentinelles qui répetent dans le lointain*, ſentinelle, prenez garde à vous! *On entend un bruit de voix qui crient*, qui vive?)

TONNARD, *répondant aux autres voix très-fort.*

QUI vive?

UNE VOIX *répond.*

Courier pour le Roi.

TONNARD, *avançant ſa pique en arrêt.*

A bas de cheval... Holà, à moi l'avant-garde!

(*Des ſoldats accourent, ayant un officier à leur tête; d'autres ſoldats amenent le courier qui eſt deſcendu de cheval; les deux détachemens ſe rencontrent au milieu du théatre, où eſt la ſentinelle.*)

SCENE II.

MOBOURG, *au milieu des gardes.*

Eh, messieurs ! je ne suis pas un ennemi.

L'OFFICIER, *qui s'avance.*

Qui va là ? . . Qui vive ?

MOBOURG.

Courier pour le Roi ; voilà la dixieme fois que je le répete.

L'OFFICIER.

Dites votre nom.

MOBOURG.

Jaques Mobourg.

L'OFFICIER.

De quel pays ?

MOBOURG.

De Rouen.

L'OFFICIER.

D'où venez-vous ?

MOBOURG.

De Madrid.

L'OFFICIER.

Qui vous envoie?

MOBOURG.

Don Vernelas.

L'OFFICIER.

Vos passe-ports?

MOBOURG.

Les voici.

L'OFFICIER.

Où sont vos dépêches?

MOBOURG.

Dans ma valise, qui est sur mon cheval; vos sentinelles le retiennent ici près.

L'OFFICIER, *à ses gardes.*

Allez, qu'on m'apporte la valise.

(*Tandis que l'Officier lit les passe-ports, on apporte la valise, que l'on pose à terre. Mobourg l'ouvre & en tire un paquet qu'il présente à l'Officier.*

L'OFFICIER *lit l'adresse.*

« Adressé à Louis XI, roi de France, en » son château du Plessis-lès-Tours. » Il

eſt en regle. (*Aux ſoldats des gardes avancées, qui l'ont amené.*) Retournez à vos poſtes. (*A Tonnard.*) Vous, ſentinelles, je vous conſigne la garde de cet homme juſqu'au jour; & nous ſaurons alors s'il peut entrer. (*Il ſe retire, & les gardes emportent le paquet.*)

SCENE III.

(*Elle ſe paſſe dans un corps-de-garde.*)

TONNARD, MOBOURG.

MOBOURG.

CAMARADE, ma foi, cette place eſt moins déplaiſante pour un cavalier haraſſé.

TONNARD.

Jaques Mobourg, je gage, ne ſait pas qu'il eſt ſi près d'un bon ami de ſon pere.

MOBOURG.

Vous me connoiſſez?

TONNARD.

Touchez là, pays. Je ſuis le vieux Guillaume Tonnard.

MOBOURG.

Guillaume Tonnard! . . . Attendez, oui, oui, je me rappelle. . . Comment, ce ſeroit vous que j'aurois vu, il y a ſi long-tems? Votre frere demeuroit vis-à-vis de notre porte.

TONNARD.

Tout juſte. . . Oh! nous avons pris bien des années depuis que nous ne nous ſommes vus.

MOBOURG.

C'étoit, autant qu'il m'en ſouvient, vers l'an 1415. J'étois bien jeune alors; & vous, vous reveniez déjà de la guerre. . . Comme l'âge nous a rapprochés depuis! La vingtaine d'années de différence ne s'apperçoit plus à préſent.

TONNARD.

J'ai quatre-vingt-huit ans & de la ſanté; voilà tout mon bien; encore ferme & droit. . . Tu vois un vieux arbre, ſur lequel ont paſſé bien des orages.

MOBOURG, *l'embrassant.*

Embrassons - nous, cher compatriote. (*Fouillant dans sa valise.*) J'ai là une bouteille d'un vin vieux. Ami, confortons-nous. A la santé des nôtres.

TONNARD.

Volontiers, pays. A la santé des nôtres.... La nuit est froide sur le matin, & cela réchauffe.... Mais il me semble voir ton pere. Tu lui ressembles; son geste, son front, sa voix....

MOBOURG.

Le cher homme a fait une si triste fin, que je n'y songe point sans tressaillir de douleur.

TONNARD.

On m'a bien dit que les tiens avoient eu du malheur; mais je n'ai su aucun détail.... Conte - moi cela.

MOBOURG.

Puis - je parler librement?

TONNARD.

Oui; nous sommes seuls, & personne n'écoute.

MOBOURG.

Je penſe bien qu'avec Tonnard il n'y a rien à appréhender.

TONNARD.

Certes, il ſeroit beau d'avoir de la crainte avec moi, avec un vieux ami des tiens ! . . . Va, le ſoldat blanchi ſous les armes n'eſt pas fait pour être un eſpion ou un délateur.

MOBOURG.

Tu dis vrai, & je te crois. . . Ecoute. Te rappelles-tu le mécontentement général ſur la conduite du nouveau Roi, au commencement de ce regne ; les charges importantes de l'état, ôtées à des hommes de mérite, pour les donner à des gens ſortis de la fange & avides de faire le mal ; les impôts, les mangeries, & enfin la révolte que toutes ces malverſations éleverent par tout le royaume ?

TONNARD.

On appella cette guerre *la ligue du bien public*. J'étois dans ce tems-là du bon parti, moi. . . . Nous avons combattu dans la plaine de Monthléry ; & je ne ſais pas trop ce qui

en feroit arrivé, fi le Roi n'eût bien vîte fait la paix, en accédant à toutes les conditions.

MOBOURG.

Oui : mais cette paix fut perfide ; & Louis XI, tout en la fignant, tramoit les moyens d'en violer les conditions. Il les brifa toutes l'une après l'autre auffi-tôt qu'il en eut la force... Par ce traité il avoit cédé le duché de Normandie à fon frere ; mais il lui ravit bientôt à main armée cette province, & punit cruellement tous ceux qui lui étoient attachés. Mon malheureux pere étoit de ce nombre. Victime de la fidélité légitime qu'il portoit à un prince qui fe faifoit chérir de tous, il fut noyé par ordre du Roi. Ainfi mourut ce citoyen brave & vertueux, dont tu connus le bon cœur.

TONNARD.

Que m'apprends-tu !... J'en fuis faifi d'horreur.

MOBOURG.

Au défefpoir d'une telle tyrannie, je me fuis expatrié, & j'ai erré long-tems chez

l'étranger.... Je ne ſerois jamais revenu, ſi un bienfaiteur qui m'a accordé ſa confiance intime, ne m'eût chargé d'une commiſſion que je n'ai pu refuſer... Tu penſes bien que je n'approche jamais de ce Roi qu'à regret & en frémiſſant.

TONNARD.

J'ignorois que mon digne ami fût mort d'une maniere auſſi funeſte.... Oh! combien de braves François ont péri auſſi injuſtement ſous les trois derniers rois, & pour la cauſe de la patrie!... J'ai perdu mon aïeul à peu près comme tu as perdu ton pere. C'étoit dans un ſoulevement tout auſſi légitime, à l'avénement de Charles VI au trône. Quelle ſuite de malheurs & de forfaits! Un roi plein de jeuneſſe, tombant dans des accès de folie qui durerent juſqu'à ſa mort! Le royaume déchiré pendant trente années par cet accident fatal, & qui ſe trouva trop heureux d'accepter le joug de l'Anglois! J'ai vu l'imbécille & malheureux monarque dans un état pitoyable, garrotté, manquant de tout, & le jouet de ſes valets!

MOBOURG.

On répete encore à préſent que ſa mort fut le ſalut de la France.

TONNARD.

Quel ſalut ! Et peut-on régner avec moins de gloire que ſon fils ? Un roi comme Charles VII méritoit-il qu'on fît tant d'efforts pour lui rendre la couronne déjà flétrie par le plus lâche aſſaſſinat ? Prince ſans force & ſans ame, abandonné à la plus coupable molleſſe, une ſervante d'auberge vint montrer à la tête de ſes armées les vertus qui lui manquoient ; & le lâche eut l'ingratitude de ne pas ſauver cette brave héroïne de l'affreux ſupplice des flammes. Quel avantage la France a-t-elle retiré de tant de ſang verſé pour la défenſe de ce monarque, toujours foible & toujours tremblant ? Enfin, il s'enferma dans une tour & y mourut de faim, de peur d'être empoiſonné par la main de ſon propre fils.

MOBOURG.

Tout ce qu'on redoutoit de ce fils dénaturé s'eſt accompli. On raconte chez l'étran-

ger des chofes fi étonnantes que je n'ofe ajouter foi à ce que publie la renommée.

TONNARD.

J'ai vu paffer deux rois, l'un mort dans la démence, & l'autre accablé de terreur. Je les ai tous deux gardés comme je garde celui-ci, qui eft plus farouche que les deux autres. Vois ce château, où plutôt cette prifon, où il s'enferme volontairement, pour être à l'abri des complots qu'il redoute... Regarde ces tourelles de fer ; au travers des jours veillent fans ceffe des canonniers prêts à tirer au premier fignal ; dix-huit mille chauffe-trapes font autour de ces grilles de fer pour en interdire l'approche... As-tu vu tous ces foldats, ces fentinelles avancées & les nombreux gibets qui effraient les regards à l'abord de ces lieux ?... Juge par cet afpect, de l'état de l'ame de celui qui s'eft emprifonné dans l'intérieur de ce trifte féjour. Il veille peut-être en ce moment, & prête l'oreille au moindre bruit, qui le couvre d'une fueur froide ; ou bien s'il dort, il rêve qu'on affiege ces murs...

Dis, envierois-tu une couronne à ce prix ? Eſt-ce la peine de faire tant de malheureux, pour l'être ainſi ſoi-même ?

MOBOURG.

Mais ſais-tu qu'il a la manie de vouloir faire parler avantageuſement de lui dans les pays étrangers, & qu'il y fait acheter toutes ſortes d'animaux rares à grand prix, non par curioſité, je penſe, mais par oſtentation ? Je viens pour recevoir le paiement de ceux qu'on lui a fait avoir : je dois faire le prix pour des chiens de Valence, de petites mules de Sicile, & de petits lions de Barbarie.

TONNARD.

Oui ! & il ne paie point ſes domeſtiques, ou les menace du grand-prévôt quand ils demandent de l'argent. On lui apporte tous les jours de ces ſortes de paſſe-tems, qu'il fait venir à grands frais ; mais ils ne ſont pas plus tôt devant ſes yeux, qu'il les fait ôter & ne les regarde plus. Tout cela eſt pour faire croire qu'il cherche des amuſemens, & qu'il n'eſt pas ſi occupé de ſon mal qu'on le dit. Son

plus grand ſoin eſt d'empêcher qu'on ne répande qu'il eſt malade, de peur qu'on n'en profite pour le détrôner.

MOBOURG.

Si la Providence ne daigne prendre pitié de ce royaume, que deviendra-t-il ? Dieu ! par quels ſouverains l'Europe eſt gouvernée ! En Allemagne, un empereur ſuperſtitieux, tremblant ſous les coups que le pape lui a portés, promene lâchement ſon ineptie de couvens en couvens ; il s'eſt vu ôter la couronne par les Hongrois, qui l'ont placée ſur une autre tête plus capable de la porter. En Angleterre, Richard vient de faire aſſaſſiner ſes neveux, pour régner à leur place. Ferdinand d'Eſpagne décele un eſprit uſurpateur, rempli de perfidie, & qui, d'accord avec les papes, fera valoir ce nom de Catholique qu'on vient de lui donner. Louis XI a reçu le nom de roi *Très-Chrétien.* Quel chrétien ! quel homme ! Voilà donc ceux qui ont en main le pouvoir ! Oh, qu'ils ſont dégradés ou pervers, ces maîtres du monde !

TONNARD.

Si leur puiſſance va toujours en croiſſant, & que rien n'enchaîne leur redoutable autorité, la race humaine eſt perdue !

MOBOURG.

Mais je ſuis bien ſurpris de te retrouver encore dans un rang ſubalterne, après tant d'années de ſervice.

TONNARD.

Pourquoi t'étonner? Je n'ai ſu ni ramper, ni obéir à des ordres injuſtes. Sous un pareil regne, ce ſont les monopoleurs & les méchans qui s'élevent & s'enrichiſſent. Mais j'ai un lot qui équivaut à tous les autres, la ſanté, la vigueur, le contentement. Mes camarades en ſont étonnés, & ils me reſpectent plus que le Roi, dont ils diſent en ſecret tout le mal qu'ils peuvent. C'eſt la ſanté de l'ame qui me donne celle du corps ; je m'arrange à mon état, & me fais un ſpectacle amuſant de tout ce qui m'environne.

(*On entend le bruit des gardes & des sentinelles ; des voix se répondent :* Qui va là ? qui va là ?)

SCENE IV.

(*Survient un détachement avec un Officier.*)

TONNARD.

Qui va là ?

L'OFFICIER.

La grand'-garde.... Sentinelles, reculez vos postes jusqu'au quatrieme piquet, & ne laissez approcher ame qui vive.

(*Tonnard se retire avec Mobourg qui emporte sa valise ; on voit d'autres sentinelles dans le lointain, qui reculent aussi ; le détachement reste en-arriere ; l'Officier & le Sergent parlent ensemble sur le devant du théatre.*)

SCENE

SCENE V.

L'OFFICIER & LE SERGENT.

L'OFFICIER.

Je ne ſoupçonne pas pourquoi ce nouvel ordre que nous venons de recevoir.

LE SERGENT.

Peut-être le grand-prévôt veut-il faire une viſite dans les environs, ſans qu'on l'apperçoive. Il eſt infatigable dans ſes fonctions. . . Il eſt bien rude d'être ainſi tourmenté à pareille heure ; on ne peut pas repoſer un inſtant dans toute une nuit. Nous ſommes en pleine paix au milieu du royaume, & il ſembleroit que nous gardons une ville aſſiégée. . . Je ne me ſuis pas trompé, mon officier ; le voici.

L'OFFICIER.

Qui va là ?

UNE VOIX *crie :*

Grand-prévôt.

SCENE VI.

TRISTAN *avec des gardes.*

TRISTAN.

ELOIGNEZ-VOUS jusqu'à l'autre garde, & n'en bougez pas, sous peine de la vie. (*Aux autres.*) Vous, faites la ronde ici.

(*Ils s'en vont. Tristan reste avec quelques gardes; il en arrive d'autres qui se rangent avec les derniers. Arrivent ensuite huit soldats qui portent une guérite de fer percée à jour, la posent sur le devant du théatre & se retirent. Tristan l'ouvre avec une clef, & aide avec Coctier, le Roi à en sortir. On retire de la guérite le fauteuil, sur lequel le Roi s'assied.*)



SCENE VII.

LOUIS XI, TRISTAN, COCTIER, *médecin déguisé en guerrier ; il a le casque & la cuirasse.*

(*Louis XI est à demi armé, la visiere du casque rabattue.*)

LOUIS XI, *sortant de la guérite.*

PRENEZ garde à moi. . . Ah, que je souffre ! Doucement. . .

TRISTAN.

Vous voyez par vous-même que tout est en bon ordre. N'est-il pas vrai, sire ?

LOUIS XI.

Paix. Ne prononcez pas ici ce titre-là. . . . Ne dites rien sur-tout qui puisse me faire connoître. Parlons bas. . . Médecin, vous croyez donc que cette tournée ne me fera pas de mal ?

COCTIER.

Au contraire : l'air du matin vous rafraîchira le sang, & votre esprit sera moins tour-

menté, en voyant de près comment les dehors ſont exactement gardés. . . Renfermé dans un même lieu depuis quinze jours, cette promenade vous ſera ſalutaire.

LOUIS XI.

Etes-vous bien ſûr de tout votre monde, grand-prévôt ?

TRISTAN.

Je réponds de tout ſur ma tête. Calmez vos craintes, & repoſez-vous ſur mes ſoins, je vous en ſupplie. . . . Entendez-vous comme les ſentinelles veillent & ſe répondent ?

(*On entend les voix juſques dans l'éloignement, qui crient*, ſentinelles, prenez garde à vous !)

LOUIS XI.

C'eſt que je m'expoſe furieuſement à pareille heure, & l'on ne peut jamais ſavoir tout ce qui ſe paſſe.

TRISTAN.

Qui pourroit vous ſoupçonner ſous ce déguiſement ? On penſera que c'eſt un vieux

capitaine malade, que le Roi envoie avec moi pour faire la ronde.

LOUIS XI.

Vous avez aussi beaucoup d'ennemis, vous. . . .

TRISTAN.

Je remplis vos ordres. . . Plus je m'acquitte rigoureusement de mes devoirs, plus je suis haï; mais que m'importe, pourvu que l'obéissance regne? Ce n'est que de vous seul que je m'inquiete; & je ferois pendre jusqu'au dernier François, s'il devenoit importun à votre majesté. Je suis prêt à tout faire, pour que rien ne chagrine votre autorité royale. Je ne connois ni parens ni amis, quand il s'agit de vous servir: parlez. Plus le nombre des réfractaires à vos ordres s'accroîtra, plus je trouverai une heureuse occasion d'exercer mon zele. Je vous l'ai prouvé, je pense. Vous savez que je ne ménage pas les mutins. Le nombre & le rang des rebelles ne m'ont jamais effrayé; le sexe ni l'âge ne m'ont jamais touché. On connoît ma sévérité, & j'ose dire qu'elle ne

ſe ralentira point, tant qu'une tête grande ou petite vous ſera ſuſpecte.

LOUIS XI.

Vous êtes vigilant; mais vous ne ſauriez jamais trop l'être à mon gré. J'ai eu des idées cette nuit, & j'ai noté de mémoire certaines gens dont il faut que vous me faſſiez prompte juſtice. Il y a tant de ſéditieux ſous le maſque, de rebelles cachés! Je vous laiſſe le ſoin de commencer leur procès, de l'achever en dernier reſſort & ſans appel: je le veux ainſi. Vous aurez part dans la confiſcation des biens... Mais qu'eſt-ce que ce bruit-là?

TRISTAN.

Rien du tout.

LOUIS XI, *épouvanté.*

Oh! j'ai entendu... j'en ſuis ſûr... J'ai entendu comme ſi!.. Prenez garde à moi.

TRISTAN.

C'eſt la patrouille qui fait ſa ronde.

LOUIS XI.

Avancez toujours un peu, pour voir par vous-même ce que c'eſt, & revenez tout d-

ſuite, car je ne veux pas reſter long-tems ſi éloigné. (*Le prevôt fait quelques pas.*) Je ne me ſens pas bien ici, médecin; je ſuis mal à mon aiſe; je ſouffre. . . . Tâtez mon pouls.

COCTIER.

Imagination que tout cela! Il faut demeurer ici, pour recevoir tranquillement le baume de la roſée.

LOUIS XI.

Ah, que je ſuis malheureux! Pas un moment de relâche. Depuis que je ſuis ſorti, toutes mes douleurs augmentent, je le ſens bien.

COCTIER.

Ce n'eſt pas ma faute; au lieu d'avoir en moi une confiance entiere, vous vous occupez de mille chimeres, vous vous tourmentez.

LOUIS XI.

Comment voulez-vous que je faſſe? Voilà tant de tems que je ſouffre; & au lieu d'être ſoulagé de vos remedes, je ſuis beaucoup

plus mal. A la fin, ma patience ſe laſſe ; & ſi vous ne me guériſſez pas. . .

COCTIER.

Oh, des menaces ! Je ne vous crains pas ; je ſais bien que vous êtes capable de me traiter comme bien d'autres. . . Mais ne vous y trompez pas : une fois privé de moi, vous ne vivrez pas huit jours après ; je connois votre état & votre maladie mieux que perſonne : c'eſt moi qui vous ſoutiens.

LOUIS XI, *baiſant la petite Notre-Dame de plomb qui pend auprès de ſa tête.*

Au nom de Notre-Dame de Madere, ayez pitié de moi ; je ne ſonge point à vous jouer aucun mauvais tour, je vous le jure.

COCTIER.

Tant mieux pour vous ; car il retomberoit ſur vous-même, je vous en avertis.

LOUIS XI.

Ne vous fâchez point. Ma confiance eſt en vous ; je veux vous accorder tout ce que vous me demanderez. Que deſirez-vous ? parlez. . . La ſeigneurie de Saint-Germain-en-

Laye vous feroit plaiſir, je le ſais ; eh bien, je vous la donne avec celle de Trielle ; j'y ajoute encore celle de la Conciergerie du palais, & faites-vous payer ſoixante mille écus à mon tréſor, je vous en ſignerai l'ordre en rentrant. Mais guériſſez-moi, guériſſez-moi ; il n'y a rien que je ne vous donne, quand vous m'aurez guéri : je ne veux plus ſouffrir, & je ſais que cela dépend de vous.

COCTIER.

Voyons votre pouls... Vous ſouffrez ; vraiment, je le crois bien ; la fievre eſt revenue de plus belle : mais c'eſt la peur que vous prenez qui fait tout cela, & qui empêche toujours l'effet de mes remedes. On la ſent au mouvement du pouls, cette fievre de crainte ; on diroit que vous avez là la pointe du poignard ſur le cœur...

LOUIS XI.

Miſéricorde ! Ah ! ne me parlez donc pas ainſi... Vous m'ôtez la reſpiration !

COCTIER.

Et que puis-je y faire ? Vous friſſonnez ſans

ceſſe ; il faut bien que je vous avertiſſe, afin que vous remédiiez d'abord au mal de votre eſprit ; j'ai aſſez à faire avec celui du corps. Vous ſavez que vous vous en êtes ſervi, tout dévot que vous êtes, avec un certain excès ; & c'eſt moi préſentement qui dois réparer le fruit de vos anciennes débauches. . . Répondez donc à mes ſoins ; & quand je vous fais reſpirer l'air vivifiant du matin, c'eſt afin qu'à la ſuite de cette fraîcheur, vous vous trouviez mieux dans votre lit, & qu'après avoir pris la potion que je vous ai ordonnée, vous puiſſiez goûter un peu de calme & de ſommeil.

LOUIS XI.

Du calme & du ſommeil ! Il y a long-tems que je ne les connois plus, quoi que vous faſſiez.

COCTIER.

C'eſt bien votre faute. Vous ſeriez déjà guéri ; mais avec votre frayeur habituelle, il eſt très-difficile d'y réuſſir. Comment voulez-vous que la ſanté revienne, avec un

esprit sans cesse agité comme le vôtre? Il faudroit un miracle pour y réussir.

LOUIS XI, *à demi voix.*

Le saint homme n'arrive donc point!.. Qu'il tarde à venir!.. J'espere beaucoup en lui.

COCTIER.

Le saint homme! le saint homme! à la bonne heure; nous verrons ce qu'il fera... On l'attend de jour en jour; mais il y a loin d'ici à Naples... Cet hermite s'est fait beaucoup prier; il est fort heureux que le pape l'ait supplié de vouloir bien faire le voyage, pour qu'il daignât rendre visite à votre majesté.

TRISTAN, *revenant.*

Tout est dans le meilleur ordre, la plus parfaite tranquillité regne dans les environs. J'ai donné ordre qu'on laissât passer la troupe des paysannes qui ont coutume de traverser ce sentier pour se rendre au marché voisin. Il n'y a rien à craindre de ces filles; & comme on a coutume de les faire danser sous vos

fenêtres, j'ai pensé que vous ne seriez pas fâché de les voir de plus près.

LOUIS XI.

Non, pas à présent; je souffre trop, je suis dans un état . . . Je ne me soucie point qu'elles m'approchent aujourd'hui.

COCTIER.

Eh, pourquoi ? . . Voyez cette jeunesse en passant ; elle pourra vous égayer ; cela ne nuit pas à la circulation ; rien que la vue vous causera peut-être une émotion salutaire.

LOUIS XI.

Mais !

COCTIER.

Mais ! Vous en savez plus que moi sans doute ! Eh bien, guérissez-vous vous-même, puisque vous ne voulez pas m'écouter.

LOUIS XI.

Allons, allons, ne vous fâchez pas. . . Il n'y a qu'à les laisser passer.

TRISTAN.

Je les entends, les voici.

LOUIS XI.

Mais pour Dieu ! au nom de Notre-Dame de Madere, vous les connoiſſez bien, grand-prévôt ?

TRISTAN.

Oui ; elles ſont toutes des environs, & j'aurai l'œil ſur elles : & puis, n'avez-vous pas votre pique en main ? Qui vous reconnoîtra ſous ce déguiſement ?.. Raſſurez-vous ; elles ſeront loin de ſe douter qui vous êtes.

COCTIER.

Un peu de familiarité, au contraire, afin de ne leur donner aucun ſoupçon. Elles ſavent bien que vous ne ſortez jamais de votre château, & que vous ne voyez leurs danſes qu'à travers de gros barreaux de fer : elles vous croiront toujours bien loin.

LOUIS XI.

Ah, je ſouffre ! & j'ai bien peur.

SCENE VIII.

LOUIS XI, TRISTAN, COCTIER, TROUPE DE JEUNES PAYSANNES.

UNE PAYSANNE.

SALUT au Capitaine.

AUTRE PAYSANNE.

On a dit que je pouvions paſſer par ici ; cela eſt - il vrai ?

TRISTAN.

Oui, mes enfans, ſuivez votre chemin ; ſuivez par ici.

UNE PAYSANNE.

Grand merci ; car c'eſt un petit chemin qui abrege.

AUTRE PAYSANNE.

Savez-vous ſi je danſerons tantôt en revenant du marché ?

TRISTAN.

On vous le dira quand vous repaſſerez.

UNE PAYSANNE.

Tu es toujours curieuſe comme ça, toi ; & pardi ! je le verrons quand j'y ſerons.

AUTRE PAYSANNE.

Et pis, eſt-ce que ces meſſieurs en ſavont quelque choſe eux-mêmes ? . . . C'eſt tout comme ça prendra fantaiſie au Roi ; & s'il ne veut pas que je danſions aujourd'hui devant ſes fenêtres, comme de coutume, ça n'empêchera pas de nous réjouir chez nous.

LOUIS XI.

Comme je ſouffre ! . . . Quelles douleurs !

COCTIER, *à une jolie payſanne qui paſſe.*

Holà, la jeune fille ! ne paſſez donc pas ſi vîte ; vous avez l'air bien alerte ce matin.

LA PAYSANNE.

C'eſt pour revenir de meilleure heure.

TRISTAN.

Un inſtant, un inſtant, les belles !

UNE PAYSANNE.

Arrête-toi donc auſſi, Jeanne, puiſque ce monſieur le veut.

LA PAYSANNE.

Eh bien, quoi ? que voulez-vous ?

LOUIS XI, *élevant la voix, à Triſtan.*

Demandez-lui un peu comment elle fait pour être ſi bien portante.

LA PAYSANNE.

Ma foi ! je ne nous creuſons pas la tête pour courir après ça... La ſanté eſt une herbe qui pouſſe toute ſeule, quand on n'y ſonge pas. Le travail du matin nous donne un gros appétit pour toute la journée ; & ce qui ſe mange avec faim, paſſe ſans faire mal. Il en eſt tout de même du dormir ; ça ne manque jamais après la fatigue du jour.

LOUIS XI.

Eſt-ce que vous n'avez jamais aucune ſorte de peine qui vous rende malade ?

LA PAYSANNE.

Jamais ; car je ne ſommes pas ſi niaiſes que d'aller prendre les choſes du mauvais côté..... J'avons bien aſſez de bêtes malignes qui faiſont tout pour nous déſoler.... Les mulots & la taille nous rongent ; mais il faut

faut être encore plus malin que le mauvais esprit : & puisque je ne pouvons nous en dépêtrer, eh bien, il faut en prendre patience, afin que tout aille pour le mieux.... Pas vrai, cousine ?

AUTRE PAYSANNE.

C'est bien dit.... Allez, messieurs, quoique je n'ayons ni or ni argent, je ne nous en divertissons pas moins à notre mode, & d'un bon cœur dà ! en dépit des galopins (*) qui nous dépouillent au nom de leurs maîtres.... Il faut bien que notre joie soit d'un bon valoir, puisqu'on nous paie souvent pour en amuser le roi.

UNE PAYSANNE.

Je ne voudrions pas, pour toute sa couronne, être à sa place.... C'est pis que d'être mort, que d'être gardé comme ça.

AUTRE PAYSANNE.

Va ! va ! le pauvre homme, il voudroit

(*) Terme alors usité, pour signifier les agens du fisc.

ſe porter comme nous.... Après tout, Dieu le guériſſe !... Mais on dit qu'il eſt toujours malingre & ſoucieux. (*Au Roi.*) N'eſt-ce pas, monſieur le Capitaine ?

LOUIS XI.

Point du tout, point du tout, ma fille.... Qui vous a dit que le roi étoit malade ?

AUTRE PAYSANNE.

Voilà comme tu jaſes toujours, toi!... On t'a déjà dit qu'il étoit défendu de parler de ça.... Allez, je ſavons bien que vous devez toujours dire qu'il n'eſt pas mal.

LOUIS XI.

Mais c'eſt vrai auſſi.

TRISTAN.

Non, il n'eſt point malade; je vous le certifie.

UNE PAYSANNE.

Bien vrai ?

COCTIER.

Très-vrai; vous pouvez le dire par-tout.

AUTRE PAYSANNE.

Nous dirons par-tout que vous l'avez dit.

TRISTAN.

Vous aimez qu'il vive, n'eſt-ce pas?

UNE PAYSANNE.

Je ne lui voulons pas de mal.

AUTRE PAYSANNE.

Notre mere prie Dieu tous les jours pour ſa conſervation.

TRISTAN, *bas au Roi.*

Vous entendez.

COCTIER, *à l'autre oreille du Roi.*

Voilà qui doit vous faire plaiſir.

LA MÊME PAYSANNE.

Elle dit qu'elle a perdu un quart de ſon avoir ſous le grand-pere de ce roi-ci, & la moitié ſous ſon pere & ſous ſon fils : s'il en vient un autre, dit-elle, je n'aurons réellement plus rien du tout.

TRISTAN.

Mais dites-moi un peu, vous, la groſſe raiſonneuſe, là, franchement, vous aimez le Roi?

LA MÊME PAYSANNE.

Oh, l'aimer! Dieu le beniſſe! Mais pas de

queſtions comme ça. . . . Je ne parlons plus. Voyez donc, il voudroit nous enfiler dans les affaires d'état.

AUTRE PAYSANNE.

Eh, que tu es bête, toi! Faut toujours dire ici que tu l'aimes. . . . Pas vrai, monſieur, que c'eſt le plus ſûr, & qu'on n'y riſque rien?

LA PREMIERE PAYSANNE.

Bon! tu dis ça exprès, parce que tu vois que ces meſſieurs ſont à ſon ſervice, & tu penſes que c'eſt plaiſir pour eux qu'on diſe du bien de leur maître; mais je ſavons, nous, qu'ils n'en penſont pas toujours tant de merveilles; & ce qu'ils contiont une fois entr'eux, en vérité de Dieu, me fit dreſſer les cheveux ſur la tête.

LOUIS XI.

Comment? qu'eſt-ce qu'on diſoit?

COCTIER, *à ſon oreille.*

Prenez garde, vous allez vous découvrir. . . Ce ſont des manans qui parlent.

TRISTAN.

Il faut nous dire tout ce que vous avez entendu.

UNE PAYSANNE.

Oh ! je n'avons pas tant de mémoire ; & puis, ce ſont de ſi vilaines hiſtoires, qu'on ſe garde bien de retenir ça.

LOUIS XI.

Et qui ſont ceux qui tiennent de pareils propos ?

LA MÊME PAYSANNE.

Pardi ! de tous côtés.... Il y en a tant qui parlont ainſi !

LOUIS XI.

Mais ne ſavez-vous point leurs noms ?

LA MÊME PAYSANNE.

Eſt-ce que je pouvons dire lequel, lorſqu'il y en a tant ?

AUTRE PAYSANNE.

Dis donc, Jeanne, te ſouviens-tu de ce gros ſeigneur ?.. Stilà ne rioit pas, car il maugréoit de tout ſon cœur.

LOUIS XI.

Mais, comment étoit-il fait ce gros seigneur ?

LA MÊME PAYSANNE.

Je ne l'avons pas tant examiné, car il ne fit que s'arrêter un moment dans notre village ; & pis, quel qu'il ſoit, il n'a pas l'air de craindre perſonne, car il avoit un grand train.

LOUIS XI.

Si vous pouvez en venir dénoncer un ſeul au château, de ceux qui parlent ainſi, vous aurez beaucoup d'argent.

LA MÊME PAYSANNE.

Fi donc ! cet argent-là nous porteroit malheur.

AUTRE PAYSANNE.

Non, il ne faut jamais trahir ſon prochain pour tout l'or du monde.

LOUIS XI.

Mais, ce n'eſt point là trahir, c'eſt ſervir le roi.

UNE PAYSANNE.

Voilà bien parler comme un homme qui eſt à ſon ſervice.

LOUIS XI.

Mais vous n'êtes pas riche ſans doute, & l'argent fait du bien.

LA MÊME PAYSANNE.

Il faut donc, à cauſe qu'on n'eſt pas riche, gagner de l'argent de toute maniere? Nani da; & je trouvons que tous ceux qui en attrapont de travers, le payont en malheur enſuite... J'avons un travail qui nous nourrit, & chacun doit avoir le ſien. Tant pis pour ſtilà qui prend de toute main, pour faire de la peine à ſon prochain; il n'y a ſi grand au monde, qui ne reſſente un jour dans ſa vie autant de mal qu'il en aura fait aux autres.

LOUIS XI.

Leur caquet m'étourdit... Je ſouffre horriblement.

UNE PAYSANNE.

Tiens, voilà déjà ta mere & nos tantes. Avançons, car elles vont nous gronder.

UNE PAYSANNE.

Adieu, meſſieurs. (*Elles s'en vont.*)

SCENE IX.

LOUIS XI, COCTIER, TRISTAN, TROUPE DE VIEILLES PAYSANNES.

UNE VIEILLE PAYSANNE.

REGARDEZ comme elles se sont amusées à babiller.

UNE AUTRE PAYSANNE, *haut après les jeunes.*

Vraiment, c'est bien la peine de prendre permission de passer par le chemin de traverse, pour arriver les dernieres ! Il fait déjà un peu jour... Allons. (*Elles passent.*)

AUTRE VIEILLE PAYSANNE.

Salut, messieurs, bonjour. (*Elle passe.*)

UNE VIEILLE PAYSANNE.

Dites-nous un peu, messieurs, comment se porte le roi ?

TRISTAN.

Bien, la mere, bien.

LOUIS XI.

Très-bien portant.

COCTIER.

Le mieux du monde.

AUTRE VIEILLE PAYSANNE.

Oh oui ! je vous croyons bien, vous autres . . . allez !

LOUIS XI.

Pourquoi donc ?

UNE PAYSANNE.

Vous dites toujours, cela va bien, tandis que tout le monde dit que cela va de mal en pis.

AUTRE PAYSANNE.

Oui, on nous assure qu'il s'en va comme une chandelle.

LOUIS XI.

Et qui vous a dit cela ?

UNE PAYSANNE.

Dame, c'est le bruit de par-tout.

LOUIS XI, *à Coctier.*

Je ne respire plus.... Je sens que je me meurs.

COCTIER.

Canaille qui parle.

UNE PAYSANNE.

Dame auſſi, il ne prend jamais l'air. Puis il a un médecin qui ne le quitte pas ; comment guérir !

LOUIS XI.

Ils me croient déjà mort ! Il faut que je ſois en grand danger.

TRISTAN.

En voilà aſſez, en voilà aſſez ; allez, allez, paſſez.

AUTRE PAYSANNE.

Votre ſervante, meſſieurs.

UNE PAYSANNE.

Bonne matinée, M. le Capitaine.

SCENE X.

LOUIS XI, COCTIER, TRISTAN.

COCTIER.

TATONS votre pouls. Comme il eſt agité pour des miſeres !

TRISTAN.

Ne vous épouvantez pas de ces contes... Ce ſont des bruits de village, bavardages du peuple. Je ſuis ſi accoutumé à entendre tous les jours de pareilles inepties, que je ne m'en inquiete plus.

LOUIS XI.

Ils me regardent comme mort, je vous l'aſſure; & vous ne voulez en rien croire, vous autres... Je ſuis mal; je veux rentrer, & que vous alliez tout de ſuite dans ce village vous informer ſoigneuſement de ceux qui ont tenu ces diſcours. Redoublez les eſpions, & faites mettre à la queſtion les gens qui auroient dit que j'allois mourir. (*Baiſant ſa petite Vierge de plomb.*) O ma bonne Notre-Dame, ne m'abandonne point! En toi j'ai foi entiere! Qu'on apporte ma guérite de tranſport... Je voudrois pour beaucoup n'être pas ſorti. (*A Triſtan.*) Vous voyez ce qu'on dit, & vous vantez votre vigilance... Quelle douleur je ſens!

COCTIER.

C'eſt votre faute. Vous vous bouleverſez l'eſprit pour des billeveſées.

LOUIS XI.

Ma faute ! des billeveſées ! Encore cette nuit, j'ai rêvé qu'on vouloit m'aſſaſſiner...

COCTIER.

Je vous l'ai répété cent fois : quiconque vous livrera ſa vie, ſera maître de la vôtre. Ainſi, point de terreur ; elle ne préſerve de rien. (*On apperçoit dans le ciel une eſpece de météore.*)

LOUIS XI.

Eh ! qu'eſt-ce que cette flamme, ce feu que j'apperçois ?

COCTIER.

De quel côté ? voyons...

LOUIS XI.

Eh, là, là !... Tenez, elle s'augmente, s'étend... Comment, vous ne la voyez pas ? (*Baiſant ſa petite Vierge de plomb.*) Bonne Notre-Dame ! qu'eſt-ce que cela m'annonce ?

COCTIER.

Météore, vapeurs qui vont ſe diſſiper.

LOUIS XI.

Si mon aſtrologue étoit ici, il me diroit ſi ce ſigne-là en veut à mes jours.

COCTIER.

Qui? ce Napolitain, à qui vous avez donné l'archevêché de Vienne? Belle ſcience par ma foi, que la ſienne! Eh, vous a-t-il empêché d'avoir un accès de fievre?

LOUIS XI.

Non... Mais vous qui le blâmez, guériſſez-moi donc, & je vous promets, foi de Roi Très-Chrétien, de vous faire avoir un chapeau de cardinal... Guériſſez-moi, car je ſouffre dans tout mon corps... Qu'eſt-ce que je ſens au flanc droit?.. Comme je friſſonne!... N'eſt-ce pas ce maudit vent de nord?.. Oh! oui, c'eſt lui; je le ſens à mes nerfs... Le voilà qui ſouffle encore, & je ne m'étonne plus ſi je ſouffrois tant.

COCTIER.

Il eſt vrai que ce vent criſpe les nerfs & nuit beaucoup à l'efficacité de mes remedes.

LOUIS XI.

S'il alloit durer auſſi long-tems que le mois dernier, pendant lequel il m'a tant tourmenté !

COCTIER.

Nous ſommes à la nouvelle lune ; & puiſqu'il reprend, il y a tout à craindre qu'il ne dure... Cela eſt vraiment funeſte pour vous.

LOUIS XI.

Je veux qu'on envoie tout de ſuite ordonner des proceſſions par tout mon royaume, pour obtenir la ceſſation de ce maudit vent de nord. Je veux faire expédier un courier à Paris, afin que tous les corps & communautés aillent en cérémonie à Saint-Denis, y intercéder le patron de la France contre cette biſe qui me déſole & nuit à ma guériſon.... Et le ſaint homme de Calabre, oh ! quand viendra-t-il ?... Tardera-t-il encore long-tems ? (*On arrive avec la guérite de fer. Le prévôt & le médecin aident le Roi à y entrer, après y avoir placé ſon fauteuil. Le prévôt referme la guérite, & donne la clef au médecin qui*

accompagne le corps de troupes.) Attendez... Prenez garde. Fermez bien les portieres. Quel vent ! comme il me perce ! Que je ſuis malheureux ! (*On l'emporte. Le grand-prévôt l'environne avec des gardes. Un corps fait la ronde, en battant la caiſſe, & relevant les ſentinelles de nuit.*)

SCENE XI.

(*Le théatre change, & repréſente une grande ſalle de l'intérieur du château. On entre par une porte qui eſt d'un côté, & où il y a des gardes & un officier qui tient la porte. Ceux qui paſſent en traverſant la ſalle vont à une autre porte qui donne dans la chambre du Roi, laquelle eſt pareillement gardée.*)

SALLART, LEDAIM & DOYAC.

(*Ils ſont précédés d'officiers de chaſſe & de payſans qui portent des cages, dans leſquelles ſont des chats & de gros rats ſéparément.*)

LEDAIM, *à Sallart.*

MONSIEUR LE CAPITAINE des chaſſes,

l'expédient que vous avez trouvé eſt aſſurément très-ingénieux.

SALLART.

Ce n'eſt point de mon invention, monſieur ; c'eſt, parbleu ! de ſa majeſté elle-même ; & d'après ſes ordres précis, j'ai fait attraper les gros rats des environs, avec tous les chats un peu affamés. Cela va faire une chaſſe d'une eſpece ſinguliere, & qui ſuppléera à celle que ſon triſte état ne lui permet pas de goûter dans nos terres.... La ſalle eſt-elle diſpoſée en conſéquence, & prête à recevoir les champions qui vont combattre dans l'arene ſous ſes auguſtes regards ?

DOYAC.

On arrange le champ-clos. Il m'a fallu y veiller en perſonne ; car les ouvriers n'y entendoient rien.... Je veux ſervir de véneur dans cette plaiſante chaſſe. Il n'y a rien à quoi je ne m'emploie pour les plaiſirs de ſa majeſté.

LEDAIM.

Et moi de même.

SALLART.

SALLART.

Mais, meſſieurs, ſi nous faiſions une répétition en regle, cela n'en iroit que mieux. J'ai imaginé une eſpece de battue, où la troupe des rats, pourſuivie par la phalange des chats, paſſera & repaſſera comme un trait ſous les yeux de ſa majeſté.... Ce ſera un vrai plaiſir pour elle de contempler cette fuite & ces combats.

LEDAIM.

Vous avez de rares talens en cette partie. Quelle fertile imagination !

DOYAC.

Mais vous êtes vraiment un homme eſſentiel, & les récompenſes du Roi ne peuvent vous manquer.

SALLART.

Meſſieurs, vous me flattez beaucoup.... (*D'un ton important.*) Allez, vous autres, prenez ces cages, & ſuivez-moi. (*Aux payſans, de qui les gardes-chaſſe prennent les cages.*) Vous, retirez-vous : on n'a plus beſoin de vos ſervices.

UN PAYSAN.

M. le Capitaine, nous aurions une grace à vous demander.

SALLART.

De quoi s'agit-il ? Dépêchez. Je n'ai pas le loisir. . . . Eh bien, que voulez-vous ?

LE PAYSAN.

C'est de prier le Roi de nous laisser tuer quelques pieces de gibier qui est en si grande population depuis qu'il ne chasse plus à cause de sa maladie; de sorte que tous les biens de la terre sont détruits par cette engeance-là.

UN AUTRE PAYSAN.

Oui ! Et ils nous font la nargue encore; on diroit que tous ces animaux-là savont qu'il nous est défendu d'y toucher : car ils venont nous regarder dans nos quarrés de choux jusque sous le nez, comme pour se moquer de nous, tandis qu'ils ont le ventre plein de nos légumes. J'enrageons de bon cœur de les voir si insolens; car j'avons souvent l'estomac vuide, & quelqu'un deux nous feroit bonne mine au pot.

SALLART.

Vous êtes bien hardis de faire de pareilles demandes ; c'eſt bien à faire à des manans comme vous, de raiſonner ainſi. . . . Apprenez que vous devez reſpecter le moindre de ces lievres ; & ſi quelqu'un d'entre vous y touche, je le ferai, Dieu me damne ! brancher ſur l'heure.

UN PAYSAN.

Mais, puiſque ſa majeſté eſt malade, & qu'elle ne chaſſe plus...

SALLART.

Que dites-vous ? Malade ? Il vous appartient bien de parler ainſi ! Le Roi chaſſera peut-être demain, peut-être aujourd'hui.

LE MÊME PAYSAN.

Mais en attendant, M. le Capitaine, au moins tuez-en donc quelques-uns vous-même ; car les ſangliers, les cerfs fourragent tout, vignes & moiſſons. Pourquoi le Roi ne veut-il pas qu'aucun ſeigneur chaſſe d'aucun côté ? Ces animaux ſont-ils donc plus à conſerver que nous ? N'avons-nous pas aſſez

des tailles & de tout ce que nous payons? Et ſi cela continue, le Roi ne ſera plus que le roi des bêtes fauves & des lievres; car je laiſſerons là le tout, & nous nous en irons nos enfans ſur le dos.

SALLART.

Qu'on me chaſſe ce raiſonneur, & qu'on mette en priſon le premier qui dira un ſeul mot. (*Les gardes les pouſſent dehors.*)

DOYAC.

C'eſt bien fait; il faut être ferme avec ces drôles-là.

LEDAIM.

Oh! les chaſſes ſont bien entre vos mains, M. Sallart.

SALLART.

Vraiment oui; il n'y auroit qu'à écouter le payſan! (*Aux gardes.*) Je vous ordonne d'être plus ſéveres que jamais, & d'obſerver l'ordre du roi à la lettre. Vous ſavez qu'il n'y a aucun rang qui tienne. La chaſſe eſt généralement défendue; & la volonté du prince eſt au-deſſus de toute conſidération.

DOYAC.

Voilà parler comme un fidele serviteur.

LEDAIM.

Bon citoyen, M. Sallart.

SALLART.

Allons, messieurs, faisons place, & commençons la répétition.

SCENE XII.

(Tandis que Sallart, Ledaim & Doyac se retirent par une porte du fond, suivis de gardes qui portent les cages de rats & de chats, entrent par une autre porte, des moines & chanoines, portant de petites caisses de reliques. On voit paroître Jaques Rozat avec plusieurs de ces religieux chargés de reliques, & des chanoines de Cologne, avec des reliques des Trois-Rois. Ils se font des révérences en entrant.)

JAQUES ROZAT, CHANOINES DE COLOGNE, CORDELIERS.

UN CHANOINE DE COLOGNE.

SERVITEUR, mes révérends.

JAQUES ROZAT.

Nous vous ſaluons, meſſieurs les Chanoines.

UN CHANOINE.

Il paroît que nous venons chacun pour le même objet.

JAQUES ROZAT.

C'eſt pour la précieuſe ſanté du Roi, que nous apportons quelques reliques efficaces qui nous ont été demandées.

LE CHANOINE.

Pourroit-on ſavoir de quel pays elles viennent?

JAQUES ROZAT.

De Lombardie.

LE CHANOINE.

Elles ont de la vertu de ce côté-là... Nous, nous arrivons de Cologne, & nous apportons une chemiſe qui a touché aux Trois-Rois, & de plus, un petit fragment d'iceux.

JAQUES ROZAT.

Cela doit avoir un effet infaillible. Vous rendez là un ſervice eſſentiel au Roi, & mé-

titez qu'il reconnoiſſe un ſi grand bienfait.

UN CORDELIER.

Jamais la chemiſe des Trois-Rois n'a manqué une guériſon.

AUTRE CORDELIER.

Les prodiges qu'elle a enfantés ſont innombrables.

LE CHANOINE.

Vous avez bien de la bonté, mon révérend.

AUTRE CHANOINE.

Rien de plus honnête de votre part.

UN CHANOINE.

Soyez ſûr que, de notre côté, nous ne vous ferons point de tort.

JAQUES ROZAT.

Meſſieurs, nous ſommes perſuadés de vos bonnes intentions. On n'eſt pas dans ce monde pour ſe détruire.

UN CHANOINE.

Dites-nous un peu, avez-vous vu le cardinal d'Albi?

JAQUES ROZAT.

Oh oui ! Nous ſommes bien avec lui. Il nous a donné la permiſſion de nous préſenter.

UN CHANOINE.

Vous n'avez pas oublié le ſecretaire ?

JAQUES ROZAT.

Nous avons rempli tous les uſages, & largement.

LE CHANOINE.

Bon. C'eſt tout comme nous. Il faut encore avancer cet argent, outre les frais du voyage ; mais nous n'y perdrons rien, je vous aſſure. Vous pouvez compter que vos reliques ſeront acceptées.

JAQUES ROZAT.

Meſſieurs, je vous ſouhaite, ainſi qu'à nous, une bonne gratification.

LE CHANOINE.

Voici le cardinal de la Balue & le cardinal d'Albi. Ils s'arrêtent à la porte, obſédés par la foule qui les ſupplie.

AUTRE CHANOINE.

Ce ſont eux qui ont fait de belles fortunes !

L'un étoit jadis laquais, & l'autre s'eſt élevé tout auſſi miraculeuſement.

JAQUES ROZAT.

De pareilles fortunes donnent bon eſpoir.

UN CHANOINE.

Paix. Les voici qui s'avancent.

SCENE XIII.

ACTEURS PRÉCÉDENS, LE CARDINAL D'ALBI, LE CARDINAL DE LA BALUE, GRIMALDI, *Nonce du Pape, portant le corporal de ſaint Pierre.*

(*De grandes ſalutations juſqu'à terre, des Chanoines & Cordeliers, aux Cardinaux qui vont à la porte du Roi. Pendant ce tems, converſation à voix baſſe, des Cordeliers & Chanoines ſur le devant du théatre.*)

JAQUES ROZAT, *à voix baſſe.*

Il me ſemble que le Nonce apporte avec lui des reliques.

LE CHANOINE.

Je ne le vois que trop, & je crains que cela ne nous nuiſe.

JAQUES ROZAT.

Notre Saint-Pere n'a-t-il pas déjà aſſez de richeſſes, & devroit-il ſe mêler d'envoyer encore ici des reliques à notre déſavantage ? car de pareils dons nous font toujours grand tort, en ce qu'il faut que le Roi y réponde. D'ailleurs, cela engendre une trop grande multiplicité.

LE CHANOINE.

Il eſt vrai que le Saint-Pere, dans ſa haute fortune, devroit nous abandonner un tel ſoin ; mais peut-être auſſi que cette abondance ne nuira pas, & ne paroîtra rien de trop aux yeux du Roi, car il eſt grand amateur.

JAQUES ROZAT.

Le voici... Qu'il eſt défait !..



SCENE XIV.

ACTEURS PRÉCÉDENS, LOUIS XI *en robe de ſatin cramoiſi, doublée d'hermine; il eſt porté dans un fauteuil; les Cardinaux l'accompagnent. Les Chanoines & les Moines ſont autour des Cardinaux.)*

LES CHANOINES, *aux Cardinaux, à voix baſſe.*

NOUS nous recommandons à vous.

LES CORDELIERS.

Ne nous oubliez pas.

LE CARDINAL D'ALBI.

L'un après l'autre, s'il vous plait... Donnez-moi vos reliques, & le prix de chacune... Bon!

LOUIS XI.

(Il a les mains jointes & paroît accablé.)

Ah, je ſuis bien mal! J'ai beſoin de toutes ces précieuſes reliques; qu'on m'en environne!

UN CHANOINE.

Sire, celle-ci eſt pour l'épaule droite.

AUTRE CHANOINE.

Cette autre eſt pour la tête.

UN CORDELIER.

Voici pour l'eſtomac.

AUTRE CORDELIER.

Radicale pour le dos.

UN CHANOINE.

Unique pour les reins.

UN CORDELIER.

Voici l'oſſelet du grand Policarpe.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Pas ſi haut... Doucement; parlez bas, car la tête de ſa majeſté ſouffre du moindre bruit.

LE CARDINAL D'ALBI.

Donnez-moi tout.... Nous compterons après. Il faut faire place à l'Envoyé du Saint-Pere.

LOUIS XI.

Prenez toutes ces ſaintes reliques, & qu'on les range autour de mon lit; il ne ſauroit y en avoir une trop grande quantité. O bonne

Notre-Dame de Madere ! croyez que je ne vous fais pas infidélité, en appellant à mon ſecours l'interceſſion de tous ces ſaints. (*Il baiſe ſa petite Vierge de plomb.*)

LE CARDINAL D'ALBI.

Sire, voici le Nonce qui vous apporte directement de Rome le corporal de S. Pierre. C'eſt d'un effet immanquable.

LOUIS XI.

Graces lui ſoient rendues ! Qu'on me le mette toute de ſuite !

LE NONCE.

Voici la liſte de toutes les reliques que le Saint-Pere envoie à votre majeſté ; reliques d'un ſi grand mérite, qu'elles ont manqué de cauſer une révolte dans Rome, lorſque le peuple a ſu qu'on les emportoit en France. . . Il a fallu que le maître-d'hôtel de ſa ſainteté s'échappât ſecrétement.

LOUIS XI.

Le Saint-Pere peut compter qu'après de ſi grandes marques de ſa bienveillance, je ne refuſerai rien de ce qu'il me demandera.

LE NONCE.

Sire, il ne demande que peu de chose.

LOUIS XI.

Quoi ?

LE NONCE.

Seulement l'abolition de la Pragmatique-Sanction.

LE CARDINAL D'ALBI.

On ne sauroit être plus modéré, ni se contenter à moins. Avec des demandes aussi justes, n'est-il pas vrai, sire, qu'on est sûr de n'être point refusé ?

LOUIS XI.

Vous savez mes intentions ; arrangez cela pour moi, & que je guérisse.

LES CHANOINES *qui se présentent.*

Sire !

LOUIS XI.

Pour ce que j'ai reçu de Messieurs de Cologne, je leur fais une pension de dix mille écus.

LES CHANOINES.

Sire, nous prierons Dieu éternellement pour votre majesté.

LES CORDELIERS, *qui se présentent à leur tour.*

Sire, nous avons remis à monseigneur le Cardinal, d'après vos ordres...

LOUIS XI, *au Cardinal d'Albi.*

Vous en avez la liste avec les prix; vous acquitterez fidélement cette dette... C'est la premiere de toutes.

SCENE XV.

ACTEURS PRÉCÉDENS, TRISTAN, UN ENVOYÉ DE BAJAZET.

TRISTAN.

SIRE, voici un Envoyé du Sultan, qui prétend avoir des choses pressées & de conséquence à vous communiquer. Il a été bien visité, & paroît s'intéresser de bonne-foi à la conservation de votre majesté.

LOUIS XI.

Qu'il approche; que veut-il?

L'ENVOYÉ TURC, *avec un papier à la main.*

Sire, le Sultan Bajazet, mon maître, ayant appris que vous étiez curieux de certaines reliques, a fait dreſſer un état de toutes celles qui ſont dans Conſtantinople, & s'offre de les faire paſſer à votre majeſté, uniquement pour mériter l'amour d'un Roi auſſi puiſſant, qu'il conſidere perſonnellement, par cela même qu'il a ſu affermir ſa puiſſance & ſe rendre maître dans ſes états; & comme il ſe trouve beaucoup de rapport dans leurs idées ſur le pouvoir abſolu, il le prie d'accepter cet écrit, précurſeur des dons qui vous ſeront adreſſés.

LOUIS XI, *au Cardinal,*

Prenez, & voyez.

L'ENVOYÉ.

Faites-vous lire cet écrit, afin que je note les oſſemens qui pourroient plaire à votre majeſté?

LOUIS XI.

Liſez, Cardinal.

LE

LE CARDINAL D'ALBI, *lisant.*

Liste des reliques conservées à Constantinople, & que sa hautesse offre au Roi de France. (*Les Chanoines de Cologne & les Cordeliers de Lombardie prêtent une oreille attentive.*) Le *tibia* de saint Hypolite, l'*omoplate* de saint Apolinaire, l'*index* de saint Saphorin, le *sternum* de saint Agapite, l'*avant-bras* de sainte Dorothée.

UN MOINE.

Ah! pour celui-ci, il est faux; l'avant-bras de sainte Dorothée, c'est nous qui l'avons apporté; & le voici.

L'ENVOYÉ.

Laissez-moi le considérer; car je suis sûr de l'authenticité du tout, & sur-tout de cet article-là. Il a été conquis, & on l'a trouvé sur le maître-autel bien & duement enchâssé.

JAQUES ROZAT.

C'est une copie, c'est une copie. Nous avons le véritable avant-bras; nous sommes sûrs de notre fait.

L'ENVOYÉ.

Je certifie le contraire à votre majeſté.

JAQUES ROZAT.

Les vraies reliques des ſaints ſeroient-elles demeurées en paix chez des Muſulmans? Elles ſe ſeroient plutôt envolées, pour ſe refugier dans le ſein de la catholicité. Il ne faut que cet argument pour vous confondre.

L'ENVOYÉ.

On les tient depuis la priſe de Conſtantinople. Voilà un fait; & c'eſt vous qui, d'après cette perte, avez forgé des imitations.

JAQUES ROZAT.

Des imitations! Et les nôtres ont fait des miracles avoués, certifiés, multipliés. Quelle autre preuve...

L'ENVOYÉ.

Celles de mon maître ſont inconteſtablement les véritables. Nous avons eu les reliques & les reliquaires.

UN CORDELIER, *au Cardinal.*

M. le Cardinal, faites le congédier; il va nous faire du tort.

LE CARDINAL, *à voix baſſe.*

Je dirai à ſa majeſté que les choſes les plus ſaintes ſeroient profanées par l'approche d'un Muſulman.

UN CORDELIER.

Oui, d'un idolâtre qui adore Mahomet. (*)

JAQUES ROZAT, *haut.*

Sire, je vous aſſure que ces préſens ne ſont qu'un envoi chimérique & impoſteur: c'eſt nous qui avons ces précieuſes reliques dans la plus parfaite identité.

L'ENVOYÉ.

Je ſoutiens le contraire; vous n'avez que des contrefaçons. . .

JAQUES ROZAT.

Ah, ſire! permettrez-vous qu'il blaſphême ainſi en votre préſence?

L'ENVOYÉ.

Mon maître ne les vend point à ſa majeſté: voilà mon dernier mot. Il les lui donne.

(*) L'ignorance de ce tems-là faiſoit regarder les Mahométans comme des idolâtres.

Si le Roi en veut la collection entiere, il n'a qu'à parler... Telle eſt ma miſſion.

LE CARDINAL, *à Louis XI.*

Sire, on ne peut ſe fier aux infideles. Tout ſe corrompt en paſſant par leurs mains; il n'y a de ſûreté que dans celles qui exercent le miniſtere des autels : & ma foi ne ſauroit être auſſi entiere pour les reliques de Conſtantinople que pour celles de Cologne & de Lombardie.

LOUIS XI, *à l'Envoyé.*

Répondez-vous de l'effet inévitable des reliques dont vous m'offrez la liſte?

L'ENVOYÉ.

Mon maître ne peut répondre de rien: ſachant que vous êtes grand amateur de ces oſſemens, il a cherché à vous ſatisfaire; le reſte ne le regarde pas. C'eſt un pur don de ſa généroſité; & vous pourriez, ſire, le reconnoître avec un peu plus de complaiſance.

LE CARDINAL D'ALBI.

Vous entendez, ſire, comme il parle? Toutes ſes paroles ſont ſcandaleuſes.

LOUIS XI, *à l'Envoyé.*

Retirez-vous, & dites à votre maître que je ne veux point de ses présens; je n'accepterai son amitié & son alliance, qu'en cas qu'il veuille se convertir à la foi catholique.

L'ENVOYÉ.

Il pourroit, sire, vous faire la même proposition.

LOUIS XI, *baisant sa petite Vierge de plomb.*

Quel blasphême! O bonne Notre-Dame, pardonnez-moi de l'avoir entendu!

L'ENVOYÉ.

Les reliques de mon maître seront pour d'autres moins difficiles: copies ou originaux, rien de tout cela ne guérit, sire. On a voulu seulement vous complaire. Excepté la tombe de Mahomet, il n'y a point de miracle à espérer sur la terre.

LE CARDINAL.

Il est bien audacieux!

LOUIS XI, *à voix basse.*

Qu'on le chasse, & qu'on le conduise sous

bonne efcorte jufqu'aux frontieres de mes états.

LE CARDINAL.

Il mériteroit d'être puni.

LOUIS XI, *à part.*

Si je ne craignois des repréfailles, je l'aurois bien fait changer de langage; il m'a tout ému.

LE CARDINAL.

Il ne faut que la préfence d'un infidele, pour arrêter la vertu des reliques que vous poffédez.

LOUIS XI.

Bonne Notre-Dame de Madere! préferve-moi de toute communication avec les infideles, & pour réparation d'en avoir envifagé un feul, j'inftitue une priere à la fainte Vierge, qu'on dira le matin, à midi & le foir: on l'appellera l'*Angelus*, & la cloche de toutes les églifes & de toutes les communautés fonnera trois fois pendant ce tems. Ayez foin, Cardinal, que cela foit ainfi par toute la France, & que le peuple s'y conforme.

LE CARDINAL.

Vos ordres, ſire, ſeront exécutés; on ſonnera l'Angelus trois fois par jour, & tout le monde au ſon de la cloche ſe mettra à genoux. Vous devez préſentement être raſſuré, en voyant autour de vous ces ſaintes & nombreuſes reliques.

LOUIS XI.

Je veux les eſſayer toutes.... Eh, le ſaint homme ne vient donc pas!

LE CARDINAL.

Il ne doit pas tarder, ſire. J'en ai un preſſentiment ſecret, & j'ai offert le ſaint ſacrifice pour ſa prompte arrivée.

LOUIS XI.

Commandez encore trois cents meſſes pour cela.

LE CARDINAL.

Oui, ſire... & le ciel vous favoriſera.

SCENE XVI.

ACTEURS PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Sire, le Comte de Beaujeu arrive avec le Dauphin.

LOUIS XI, *effrayé.*

Le Comte avec le Dauphin ! . . . Retirez-vous tous. (*A l'Officier.*) Que mes gardes ſe tiennent prêts avec vous au moindre ſignal. . . Faites entrer le Comte, mais ſeul.

SCENE XVII.

LOUIS XI, *ſeul.*

Il me prend un tremblement . . . Pourquoi vient-il avec le Dauphin ? . . . Seroit-ce lui qui trameroit ? . . . lui, en qui j'ai mis toute ma confiance, à qui j'ai donné ma fille ainée. . . . Mais c'eſt pour cela même qu'il me trahiroit peut-être . . . Devenu ſi puiſſant . . . Prenons nos ſûretés.

SCENE XVIII.

LOUIS XI, LE COMTE DE BEAUJEU.

LOUIS XI, *auſſi-tôt que le comte de Beaujeu entre.*

HOLÀ, Capitaine, tous mes gardes ici! (*Les gardes & les officiers accourent.*) Qu'on ſe ſaiſiſſe de lui!

LE COMTE.

De moi, ſire? O Dieu! qu'ai-je donc fait? Qui peut m'avoir attiré votre colere?

LOUIS XI.

Aſſurez-vous de ſa perſonne; prenez garde qu'il n'échappe... Qu'on le fouille, & qu'on m'apporte tous les papiers qu'il a ſur lui. (*A un détachement.*) Vous, allez; & qu'on arrête tous ſes gens.

LE COMTE.

Eſt-il poſſible d'être traité auſſi honteuſement? moi, votre gendre! moi, qui avois votre confiance, & qui ſuis toujours reſté le plus fidele de tous les princes!

LOUIS XI.

Voyons. (*Il lit avidement quelques papiers qu'on a tirés des poches du Comte.*)

SCENE XIX.

ACTEURS PRÉCÉDENS, LA COMTESSE DE BEAUJEU.

LA COMTESSE DE BEAUJEU, *entrant avec vivacité.*

QUE vois-je, mon pere ! Qu'avez-vous donc contre mon époux ? Dites-moi de quel crime il s'eſt rendu coupable, pour être traité ainſi ?

LE COMTE.

Je ſuis ſûr de mon innocence ; jamais ma fidélité ne s'eſt démentie un inſtant ; & ſi l'on m'a noirci auprès de ſa majeſté, je puis aiſément me juſtifier.

LA COMTESSE.

Entendez-vous le cri de l'innocence, mon pere ? & pouvez-vous écouter vos ſoup-

çons auſſi précipitamment ? . . . Ne ſommes-nous pas vos fideles ſujets, vos enfans, en qui vous avez placé votre confiance ? Croyez-en votre fille : non, non, nous ne vous trahiſſons pas.

LOUIS XI.

Dites-vous bien vrai ? Puis-je me fier à vos paroles ?

LA COMTESSE.

Ah, rejetez ces doutes outrageans ! Je ſuis votre fille. Qui plus que moi eſt intéreſſé à votre conſervation ? Je réponds de mon époux ; il ne peut que perdre dans tout changement, & ſes intérêts ſont entiérement liés aux vôtres.

LOUIS XI, *après un ſilence.*

Qu'on le laiſſe libre.

LA COMTESSE, *aux gardes.*

Retirez-vous. (*Elle embraſſe le Comte.*) Eſt-ce là l'homme dont vous pouvez ſuſpecter la fidélité ? . . . Comte, n'en prenez aucun chagrin ; c'eſt la maladie de mon pere qui cauſe de pareilles erreurs.

LOUIS XI.

Mais c'eſt qu'on me menace de complots.. ; Il vient ici, accompagné du Dauphin, & malgré ma défenſe.

LE COMTE.

Sire, pardonnez; c'eſt d'après votre ordre même.

LOUIS XI.

Moi, je vous aurois dit de l'amener ?

LE COMTE.

Votre majeſté tient encore l'ordre par écrit; c'eſt le ſeul papier que vous n'ayez pas lu, & qu'on vient de vous remettre... Le voilà entre vos mains.

LOUIS XI, *regardant & liſant.*

Ah ! je l'avois oublié.... Il eſt vrai que je m'étois propoſé de le voir & de l'entretenir; mais depuis j'ai changé d'avis. On me menace ; il ſe trame quelque conjuration ſecrete; il y a des ſemences de révolte.

LA COMTESSE.

Sire, calmez-vous; nous veillons à tout; j'ai vérifié par moi-même la délation de ce

Cordelier ; elle s'eſt trouvée deſtituée de tout fondement. Nous l'avons interrogé, examiné de nouveau ; il s'eſt coupé, & enfin il a été obligé d'avouer que c'étoit un tour imaginé pour obtenir récompenſe... Il eſt en priſon, où il demande grace de ſa fourberie.

LOUIS XI.

Il faut qu'il ſoit pendu, pour m'avoir fait une pareille peur. Je veux que mon prévôt le faſſe expédier aujourd'hui.

LE COMTE.

Sa condamnation eſt juſte.

LA COMTESSE.

Oui, mon pere, il mérite la mort, pour avoir ajouté une fauſſe terreur à vos ſouffrances. Dans trois heures vous en ſerez délivré.

LOUIS XI.

Dites-moi un peu, Comte, le Dauphin eſt-il élevé comme je vous l'ai recommandé ? Prenez garde que je n'aie aucun reproche à vous faire quand je le verrai. S'il alloit être différent de ce que je veux qu'il ſoit...

LE COMTE.

Votre majesté sera satisfaite. Il est dans la plus parfaite ignorance; & quand même il lui viendroit l'idée de s'enfuir & de se révolter, il n'a aucune capacité pour se faire écouter de qui que ce soit. Soyez persuadé, sire, qu'il n'éblouira & ne séduira personne par ses connoissances; il est bien tel que votre majesté le desire.

LOUIS XI.

Les connoissances lui seroient inutiles; il n'est pas fait pour entrer dans les affaires de mon vivant; il faut qu'il ignore tout ce qui se passe dans mes états.... Mais mes douleurs augmentent; chaque partie de mon corps semble se déchirer; je tombe dans une foiblesse... Ah, que le saint homme tarde à venir!

LA COMTESSE.

Je vous annonce son arrivée, mon pere, & j'ai envoyé au-devant de lui pour le faire hâter.

LOUIS XI.

Ma fille, je vous tiendrai compte de tous

vos soins... Je verrai donc le saint homme, qui me guérira!.. Aidez-moi à me couvrir de cette relique : celle-ci me fera plus de bien, sans doute. Je souffre avec l'autre.

SCENE XX.

ACTEURS PRÉCÉDENS, COCTIER, DEUX VALETS-DE-CHAMBRE.

COCTIER, *une coupe à la main.*

COMMENT, sire, vous tardez si long-tems? L'heure de vous mettre dans votre bain se passe. Il faut que j'apporte moi-même votre potion ; il y a deux heures que vous devriez l'avoir prise. Allons, ne faites point l'enfant, & que je vous voie l'avaler de bonne grace.

LOUIS XI, *aux Valets-de-chambre.*

Pourquoi ne m'avertissez-vous pas de l'heure où je dois prendre ma médecine?

UN VALET-DE-CHAMBRE.

Votre majesté nous avoit défendu de l'interrompre.

LOUIS XI.

Sortez tous les deux de ma préſence. Je vous chaſſe. (*Les Valets-de-chambre ſe retirent.*)

COCTIER.

Allons, buvez tout d'un coup.

LOUIS XI.

Mais il y en a beaucoup; & ſi c'eſt auſſi mauvais que ce que vous m'avez fait prendre hier....

COCTIER.

Avalez, avalez; & point tant de façons; ou je ne me mêle plus de votre ſanté; & alors vous guérirez comme vous pourrez.

LOUIS XI.

Il faut donc que je boive, malgré mon extrême répugnance!.. Puiſſé-je y trouver du ſoulagement!

LA COMTESSE.

Prenez courage, ſire; c'eſt l'affaire d'un inſtant....

LOUIS XI, *buvant, & rendant la coupe au Médecin.*

Oh, que cela eſt mauvais!

COCTIER.

COCTIER.

Parbleu ! l'on métamorphosera pour vous les remedes en miel, en confitures ! C'est bien avec ces douceurs-là qu'on guérit des maux aussi invétérés que les vôtres ! Vous n'y êtes pas encore ; il faut de ce pas aller prendre votre bain ; puis vous avalerez de deux heures en deux heures la même potion, & sans y manquer ; après cela, suivant l'effet, nous tenterons autre chose. J'ai différens remedes à vous faire prendre ; il faudra bien qu'à la fin nous venions à bout de votre maladie, toute rebelle qu'elle se montre.

LOUIS XI.

Je l'espere bien ; car j'ai été docile à vos ordonnances, & je compte sur l'efficacité des reliques, qui, jointe à celle des remedes....

COCTIER.

Ne trangressez pas une seule de mes ordonces, voilà le point capital, & je réponds de vous : sans quoi...

LOUIS XI.

Ne vous fâchez donc pas, Médecin.... Est-il quelqu'un de plus malheureux que moi! A quoi me sert ma grandeur?

COCTIER.

Oh! il faut que votre grandeur prenne médecine tout comme un autre.

LOUIS XI.

Tout comme un autre?

COCTIER.

Eh, oui! pouvez-vous guérir différemment?

LOUIS XI.

Vous m'assurez en avoir guéri plusieurs, mon cher & habile Médecin?

COCTIER.

Vous le savez bien.

LOUIS XI.

Et qui étoient plus désespérés que je ne le suis?

COCTIER.

Sans moi, vous seriez tombé dans le dernier degré de dépérissement, & alors il n'y avoit plus de remede.

LOUIS XI.

Il en eſt tems encore ?.. Vous me l'aſſurez bien ?

COCTIER.

Sans doute. . . ſans doute. . . . Mon art m'offre des reſſources infinies, ignorées de tous les autres médecins.

LOUIS XI.

N'eſt-il pas juſte que je jouiſſe un peu d'une royauté à laquelle j'ai fait des ſacrifices aſſez grands pour en retirer les fruits, & que j'occupe le trône au moins quelques années encore ? J'y ſuis monté un peu tard : vous l'avouerez, & vous devez mettre à ma maladie une attention proportionnée à mon rang & à la perte que je ferois.

COCTIER.

Irois-je de but-en-blanc tuer un roi de France !

LOUIS XI.

Non, non, je le ſais bien ; vous y prendrez garde. Ne vous mettez pas en colere ; c'eſt que je ſouffre. Et comme on ne ſauroit

employer trop de moyens, permettez que je presse l'arrivée du saint homme. Envoyez tous les chevaux de ma nouvelle poste au-devant de lui. (*Baisant sa petite Vierge.*) O bonne Notre-Dame de Madere !... Allons, qu'on me porte au bain.

COCTIER,

Une autre fois gardez-vous d'y entrer si tard, je vous en préviens.

LOUIS XI.

Allons, allons, j'y vais de ce pas. Ne grondez point, Médecin.

(*On emporte Louis XI.*)

SCENE XXI.

(*Le théatre représente une des salles de cérémonie, qui avoisine la chambre du Roi dans l'intérieur du château.*)

LOUIS DUC D'ORLEANS, & CHARLES DAUPHIN.

LE DUC D'ORLEANS.

MONSEIGNEUR le Dauphin, permettez

que je vous exprime la joie que je reſſens de me trouver ici avec vous.

LE DAUPHIN.

Je vous remercie, M. d'Orléans.

LE DUC D'ORLEANS.

Vous êtes toute l'année enfermé dans le château d'Amboiſe, & perſonne ne peut avoir la permiſſion de vous y rendre viſite.

LE DAUPHIN.

Ce n'eſt pas ma faute : j'aurois beaucoup de plaiſir à recevoir du monde ; mais le Roi mon pere l'a expreſſément défendu, & je vous réponds que je m'ennuie très-fort de ne voir que les mêmes perſonnes.

LE DUC D'ORLEANS.

Les études que vous faites occupent ſans doute tout votre tems, monſeigneur ?

LE DAUPHIN.

On ne me fait rien apprendre, monſieur ; & c'eſt ce qui me chagrine. Je veux en demander la raiſon au Roi. Croiriez-vous qu'à mon âge on refuſe de m'enſeigner à lire ? Mais je ſuis ennuyé de mon loiſir : jouer ſans ceſſe

me fatigue ; & puiſque je dois être roi un jour, ne faut-il pas que je ſache ce que ſavent mes ſujets, & plus encore ? Qu'en penſez-vous, M. d'Orléans ?

LE DUC D'ORLEANS.

Monſeigneur, les rois peuvent quelquefois ſe diſpenſer de la ſcience, lorſqu'ils ont ſous eux des perſonnes inſtruites qu'ils laiſſent faire, ou dont ils prennent les avis.

LE DAUPHIN.

Je ne crois pas que cela ſoit bien, comme vous le dites, M. d'Orléans. Je ſuis franc, quoiqu'on me diſe toujours que, dans mon rang, il faut diſſimuler. Contrainte pénible ! Je ne crois point qu'on puiſſe bien choiſir un bon conſeil ſi l'on n'a du jugement, & pour bien juger il faut ſavoir, il faut être au moins en état de diſcerner le vrai mérite & la probité. Je vois déjà qu'on me trompe : je n'oſe plus me fier à perſonne ; & ſi je ne ſavois pas que vous êtes un jeune prince bien élevé, rempli d'honneur & de vertus, je me garderois de vous parler à cœur ouvert.

LE DUC D'ORLEANS.

Certainement, monſeigneur, je n'abuſerai point de votre confiance, & je ferai tout pour la mériter : vous êtes encore aſſez jeune pour réparer le tems perdu, avec un peu d'étude & d'attention. Malgré qu'on vous en empêche, il n'eſt pas impoſſible que vous parveniez à diſcerner ce qui eſt juſte & bien d'avec ce qui ne l'eſt pas ; l'âge & la réflexion vous donneront de bonnes idées.

LE DAUPHIN.

Je voudrois avoir un moyen ſûr pour avancer toujours dans la meilleure voie ſans m'égarer. . . Parlez-moi ouvertement : croyez-vous qu'il ſoit poſſible que je devienne un jour un bon roi ?

LE DUC D'ORLEANS.

Oui, monſeigneur, je le crois.

LE DAUPHIN.

Vous le croyez ?

LE DUC D'ORLEANS.

Très-ſincérement.

LE DAUPHIN.

Eh bien, voilà cependant que vous me flattez, car vous ne me connoiſſez guere. Et comment pouvez-vous affirmer cela, puiſque nous nous ſommes vus ſi peu ?

LE DUC D'ORLEANS.

L'inquiétude généreuſe que vous m'avez témoignée eſt pour moi, monſeigneur, d'un heureux augure ; elle me ſuffit & me diſpenſe de toute autre preuve. Mais, pour répondre à votre franchiſe, je prendrai la liberté, ſi vous y conſentez, de vous faire quelques queſtions, leſquelles m'affermiront, j'eſpere, dans ce que j'ai dit... Y conſentez-vous, monſeigneur ?

LE DAUPHIN.

Volontiers.

LE DUC D'ORLEANS.

D'abord, avez-vous un cœur ſenſible ; c'eſt-à-dire, lorſque vous voyez quelqu'un ſouffrir, compatiſſez-vous aux douleurs qu'il endure ?

LE DAUPHIN.

Oui.

LE DUC D'ORLEANS.

Vous ſentez-vous un deſir véritable qui vous pouſſe à faire vos efforts pour faire ceſſer ou diminuer ſa peine ?

LE DAUPHIN.

Oui. L'autre jour, on frappoit un ſoldat ſous mes yeux ; je n'ai pu m'empêcher de crier, comme ſi l'on m'avoit battu moi-même.

LE DUC D'ORLEANS.

Vous ne pouvez donc voir tranquillement faire du mal à un homme, & quand il ſouffre, vous ſouffrez avec lui ?

LE DAUPHIN.

Beaucoup.

LE DUC D'ORLEANS.

Par conſéquent, vous ſerez fort attentif à ne point cauſer de peine à vos ſemblables.

LE DAUPHIN.

J'en ſerois bien fâché. Et que peut-il nous revenir des douleurs d'autrui ?

LE DUC D'ORLEANS.

Vous n'aimerez donc pas à diminuer la nourriture d'un pauvre payſan, à le priver

de ce qu'il peut donner chaque jour à ses enfans ; & cela pour avoir de beaux châteaux, de beaux meubles, un plus grand train ?

LE DAUPHIN.

Non, je sens que j'aurois plus de plaisir à faire le bien-être d'autrui, qu'à me contenter moi-même de cette maniere.

LE DUC D'ORLEANS.

Vous n'aurez pas du goût, je crois, pour assembler une armée à grands frais, & faire égorger dans une plaine quinze à vingt mille hommes, afin d'essayer, au risque de leur vie, d'agrandir votre royaume d'une province ou d'une isle lointaine, & de porter le malheureux titre de conquérant & de vainqueur ?

LE DAUPHIN.

Il me semble qu'il est atroce de causer une mort douloureuse à un seul homme qui est un bon sujet, pour en obtenir un autre qui à coup sûr ne vous aimera point ; car l'amour ne s'obtient point par la force. *Homicide point ne seras ;* telle est *la loi.* Mais dites-moi, est-

ce que les rois ont commis de pareilles horreurs ?

LE DUC D'ORLEANS.

Oui, monſeigneur ; peu d'entr'eux ont fait le bonheur de l'humanité. Les uns, avec un cœur aſſez bon, ont été victimes de leur trop grande foibleſſe : les autres ont péché par une ambition déraiſonnable ; & au lieu de diriger leur pouvoir vers l'amélioration intérieure du royaume, ils n'ont ſongé qu'à des intérêts étrangers au bonheur de la patrie. Il en eſt qui, gâtés dès l'enfance par l'adulation, ſe ſont endurcis à la voix menſongere des courtiſans, & ſont devenus impérieux, intolérans, cruels, ſans égards ni reſpect pour les hommes, dont ils ne ſont que les chefs, & non les maîtres abſolus. Ceux-là ſont déteſtés & redoutés : auſſi s'enferment-ils, & n'oſent-ils regarder en face un homme ſans ſentir le remord ou la crainte.

LE DAUPHIN.

Je vous entends, & je penſe, hélas ! tout ce que vous penſez. La rougeur me couvre

les joues ; je ſuis prêt à pleurer. Que ne puis-je épancher dans votre ſein tout ce que j'éprouve ! . . Mon pere ! mon pere ! . . Ah ! ſi j'étois le fils d'un payſan, je pourrois le voir & l'embraſſer tous les jours ; il m'aimeroit, ſa vue feroit ma joie : & le mien m'inſpire de l'effroi ! . . Je ne ſais quoi m'empêche de l'embraſſer ; & lui, il m'éloigne d'un ſeul regard, il ne me ſourit jamais. Ah, que je ſuis malheureux ! Je ne vois autour de moi rien que de triſte ; on ne parle que de châtimens & de ſupplices, & je ſuis moi-même eſclave.

LE DUC D'ORLEANS.

Monſeigneur, que cet exemple & votre ſituation vous impriment de bonne heure la néceſſité d'être juſte, & de ne jamais rien commettre qui vous empêche d'être affable & populaire. N'oubliez pas les vertus de votre jeune âge ; toute bonne action dérive de la ſenſibilité. Si j'avois été deſtiné à porter la couronne, au lieu de m'enfermer dans une tour inacceſſibe, j'aurois aimé à me montrer

ſans gardes; j'aurois écouté avec amour tous mes ſujets; l'exercice de la juſtice eût été ma plus chere occupation; je me ſerois fait le pere du peuple... Voilà tout ce qu'un roi de France, après le lot qu'il a reçu de la Providence, peut faire de mieux; car quel degré de puiſſance peut-il deſirer encore? De nouvelles augmentations de pouvoir ſont des rêves funeſtes & nuiſibles.

LE DAUPHIN.

J'aime à vous entendre. Puiſſe-je écouter ſouvent vos conſeils! Vous êtes inſtruit, & vous avez de nobles ſentimens... (*Lui tendant la main.*) Soyons amis.

LE DUC D'ORLEANS.

Soyons amis... Mais je ne puis vous parler ici avec liberté, ni trop long-tems; il viendra un jour où peut-être vous en écouterez d'autres qui ſauront vous ſéduire & vous faire goûter des conſeils contraires.

LE DAUPHIN.

N'ayez point de pareilles craintes... Ces diſſimulations dont ils veulent me remplir,

je les garde contre ceux même qui me les enſeignent.

LE DUC D'ORLEANS.

Obſervez cependant, monſeigneur, que la diſſimulation eſt quelquefois malheureuſement néceſſaire envers ceux qui veulent nous tromper, ou abuſer de notre confiance; mais elle eſt indigne dans les traités publics, où l'on doit donner, à quelque prix que ce ſoit, l'exemple de la probité la plus integre. Tout prince qui ſe couvre d'une politique inſidieuſe, eſt mépriſable, même dans ſes ſuccès; & la trahiſon, le manque de foi à ſes promeſſes, à ſes engagemens, ſont ce qu'il y a de plus criminel & de plus honteux pour un monarque.

LE DAUPHIN.

J'approuve bien ces maximes. Il me ſemble qu'elles doivent être le garant de la ſûreté publique & la confiance des nations.

SCENE XXII.

ACTEURS PRÉCÉDENS, LA COMTESSE DE BEAUJEU, JEANNE DUCHESSE D'ORLEANS, sa sœur.

LA COMTESSE DE BEAUJEU, *à part.*

COMMENT, le Dauphin seul avec le duc d'Orleans!... O ciel, que diroit le Roi, s'il le savoit!.. (*Haut.*) Monseigneur, j'ai cru le comte de Beaujeu avec vous?

LE DAUPHIN.

Je l'attends, ma sœur; il doit m'introduire tout-à-l'heure chez le Roi.

LE DUC D'ORLEANS.

Nous l'avons prié d'intercéder encore une fois, afin d'obtenir l'avantage de voir enfin sa majesté, & de lui présenter nos respects.

LA COMTESSE.

Vous avez pris une peine inutile... Le Roi ne veut point vous voir aujourd'hui, & il ordonne à Monseigneur de se retirer.

LE DAUPHIN.

Il m'eſt bien dur de ne pouvoir être admis à voir mon pere !

LE DUC D'ORLEANS.

Après tant de voyages, il ne m'eſt donc pas permis d'obtenir une ſeule audience ?

LA COMTESSE.

Monſeigneur, il ne faut plus venir que lorſque ſa majeſté vous mandera.

LE DUC D'ORLEANS.

Je ne ſais ce qui me met auſſi mal dans l'eſprit du Roi. J'ai l'honneur d'être ſon gendre, & le comte de Beaujeu votre époux a ſes entrées en tout tems. D'ailleurs mon titre de premier prince du ſang...

LA COMTESSE.

Je ne vous conſeille pas de vous preſſer tant pour paroître devant ſa majeſté... Vous n'auriez pas une ſi gracieuſe réception.

LE DUC D'ORLEANS.

Pourquoi donc, madame ?

LA COMTESSE.

Pourquoi ! Oſez-vous le demander ? La conduite

conduite froide & inſultante que vous gardez avec ma ſœur depuis que vous êtes marié, ne mérite-t-elle pas l'indignation de ſa majeſté ?

JEANNE D'ORLEANS.

Ma ſœur, je ne m'en plains point. M. le Duc peut en agir comme il lui plaira. S'il ne m'a épouſée que par force & pour obéir aux ordres du Roi, je puis en dire autant de mon côté. Ainſi nous reſterons comme nous ſommes.

LE DUC D'ORLEANS.

Toutes deux vous me rendez interdit, & le reſpect me défend de m'expliquer.

LA COMTESSE.

Prenez garde qu'à la fin ſa majeſté ne s'irrite au point de venger l'affront que vous faites à ſon ſang... Vous entendez ce que je veux dire.

LE DUC D'ORLEANS.

Madame, je n'entends rien & ne veux rien entendre. J'ai fait tout ce que la ſoumiſſion m'avoit forcé de faire, & je penſe qu'on ne

m'expoſera pas à juſtifier ma conduite.... ! Croyez qu'il ſera plus ſage de garder le ſilence ſur le paſſé. Si quelqu'un a droit de ſe plaindre, c'eſt moi ſans doute. Je me renferme dans les bornes que me preſcrit le reſpect... Tirons, je vous prie, le rideau ſur le reſte.

JEANNE D'ORLEANS.

Ma ſœur, de grace, épargnez-moi des diſcours qui me font rougir.

LA COMTESSE.

Voici le Comte.

SCENE XXIII.

ACTEURS PRÉCÉDENS, LE COMTE DE BEAUJEU, ROCHEFORT.

(*Le Comte ſort par une porte de chez le Roi, & Rochefort entre par une autre dans le ſallon.*)

LE COMTE DE BEAUJEU, *au Dauphin.*

MONSEIGNEUR, ſa majeſté m'ordonne de vous reconduire à Amboiſe juſqu'au moment qu'il lui plaira de vous faire appeller.

LE DAUPHIN.

J'obéis à ſes ordres, mais ils me font beaucoup de peine. . . Adieu, M. d'Orléans.

LE DUC D'ORLEANS.

Monſeigneur, j'éprouve le même chagrin; & je partage votre douleur.

(La Comteſſe ſe retire avec ſa ſœur, lançant au Duc un regard de colere.)

SCENE XXIV.

LE DUC D'ORLEANS, ROCHEFORT.

LE DUC D'ORLEANS, *parlant ſeul, ſans voir Rochefort, & ſe promenant la tête baiſſée.*

QUELLE cour! que d'oppreſſions ſecretes! que de violences ouvertes! . . . M'avoir fait épouſer ſa fille, ſi diſgraciée de la nature, parce qu'il ſait qu'elle eſt incapable d'avoir des enfans, & le tout pour éteindre ma race! . . Pouvoit-on recourir à un ſtratagême plus recherché & plus honteux! . . Auſſi je la laiſſe, & ma proteſtation me ſervira un jour en

tems & lieu pour rompre cet insupportable lien... Ce comte de Beaujeu & sa femme se sont emparés de l'esprit du Roi, qui n'a rien à appréhender de lui, parce qu'il n'est pas d'un rang à aspirer à la couronne; on nous l'oppose, & il nous humilie chaque fois qu'il en trouve l'occasion. Quelle politique que celle qui arme les intérêts des princes l'un contre l'autre!... Ah! c'est vous, M. de Rochefort?

ROCHEFORT.

M. le Duc, vous paroissiez agité, & je ne me suis pas approché.

LE DUC D'ORLEANS.

S'il y a quelqu'un dont je me défie à la cour, ce n'est pas vous; & je vous dirai franchement que vous faites ici un beau contraste avec les autres ministres de sa majesté. La place de chancelier, que vous occupez, est enfin remplie dignement... Dieu veuille que vous l'occupiez long-tems!

ROCHEFORT.

M. le Duc, il y a des circonstances où l'on

ne peut faire le bien aussi complétement qu'on le desireroit, & mieux vaut alors suivre le courant en détruisant quelques abus sur son passage que de perdre l'occasion d'un petit & heureux changement. J'aspire à voir du moins les emplois entre des mains incapables d'une trop mauvaise action.

LE DUC D'ORLEANS.

C'est un étrange scandale, monsieur, que de voir ceux qui sont actuellement en place. Un barbier est ministre d'état; le bâton de maréchal est avili; mon pere est mort de douleur en revenant de faire ses représentations à Louis XI... Les affaires ne vont pas bien; il y a beaucoup de mécontens, dont les plaintes sont fondées.

ROCHEFORT.

Je suis venu pour devancer les députés du parlement & assister à ses remontrances.... La députation vient d'arriver; nous allons voir ce que cette démarche produira.

LE DUC D'ORLEANS.

J'espere que vous voterez pour la magistra-

ture, qui éleve une voix à la fois courageuſe & patriotique, & que vous ne la trahirez pas, ainſi qu'a fait votre indigne prédéceſſeur... En agiſſant ainſi, monſieur, vous remplirez vos devoirs envers les peuples, vous mériterez l'eſtime des princes, & ſervirez la cauſe nationale.

ROCHEFORT.

M. le Duc, ma place eſt auſſi embarraſſante qu'épineuſe; je dois obéir à deux mouvemens qui ne s'accordent pas toujours: mais j'eſpere me conduire avec honneur, & j'oſe dire avec prudence; car je croirois trahir l'intérêt des peuples, ſi j'allois trop heurter le pouvoir. Il eſt formidable... Je n'aſpire point à me faire congédier; le mal deviendroit plus grand: je ſerai ferme & libre autant qu'il me ſera permis de l'être. La vraie politique eſt dans un parti mitoyen, dans un certain aſſoupiſſement des affaires.... Mais voici le parlement.

LE DUC D'ORLEANS.

Je vois M. de la Vaquerie, premier

préſident, & M. de Saint-Romain, procureur-général, tous deux hommes courageux & reſpectables, & qui, dans ce tems, ſe rendent immortels. (*On ouvre les deux battans, & les magiſtrats entrent.*)

SCENE XXV.

ACTEURS PRÉCÉDENS, DE LA VAQUERIE, SAINT-ROMAIN, SUITE DES DEPUTÉS DU PARLEMENT, LE CARDINAL D'ALBI, LE CARDINAL DE LA BALUE. (*Ils ſortent par la porte du côté où eſt le Roi, & ſe rencontrent au milieu de la ſalle avec le premier préſident qui eſt en tête.*)

LE CARDINAL D'ALBI.

MESSIEURS, le Roi informé des motifs de votre députation, m'envoie pour vous faire connoître ſes volontés; il vous ordonne d'enregiſtrer, ſans aucun délai, ſes derniers édits, & vous défend de vous mêler en

aucune maniere des affaires de l'églife, & par conféquent de ce qui regarde la Pragmatique-Sanction.

DE LA VAQUERIE.

M. le Cardinal, nous perfifterons dans nos réfolutions jufqu'à ce que nous ayons porté au pied du trône les très-humbles remontrances que nous fommes chargés de faire de vive voix à fa majefté. C'eft après qu'elle nous aura écoutés, & fuivant fa réponfe, que nous nous réglerons. Une cour comme le parlement a des droits pour porter directement au monarque fes légitimes repréfentations, & ne connoît point ces organes intermédiaires qui nuifent toujours aux rapports néceffaires qui exiftent entre le fouverain & fon peuple. Quant à vous, meffieurs, il eft bien honteux de voir que ceux qui font à la tête de l'églife gallicane vendent & trahiffent fes droits pour les faveurs de la cour de Rome; que des prélats fe méfient du pouvoir des loix, & cherchent à s'y fouftraire en appellant à leur foutien une puiffance éloi-

gnée, qui ne peut que prolonger les abus & fomenter les divifions. Non, jamais les parlemens ne laifferont la patrie en proie à toutes les fubtilités d'une fuprématie étrangere, laquelle, verfant la théologie dans les affaires politiques, a donné prétexte à des troubles fans fin, & n'a jamais paru fatisfaite des avantages inouis qu'elle avoit obtenus.

LE DUC D'ORLEANS.

C'eft très-bien dit, M. de la Vaquerie. Soyez affuré que tous les princes du fang & la nobleffe fe réuniront pour mettre fin à de pareils abus.... Quoiqu'il y ait beaucoup de grands qui foient de votre parti, M. le Cardinal, à caufe qu'ils y trouvent des avantages perfonnels, j'en connois néanmoins plufieurs qui fentent la honte de cette abnégation intéreffée, & qui font généreufement décidés à faire de juftes facrifices au bien de l'état.

SAINT-ROMAIN, *d'un ton mâle & févere.*

N'eft-ce pas une infamie de voir le clergé de France, dévoué à la cour de Rome,

s'isoler perpétuellement, balancer avec audace ou avec astuce les opérations les plus favorables à l'état, tenir servilement à une cour étrangere pour s'en faire un appui contre le souverain même, se déclarer presque ouvertement l'ennemi des loix, de la magistrature, & gagner avec une feinte soumission jusqu'au militaire, afin de s'en faire un parti & pouvoir tout oser avec impunité!

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Vous passez les bornes du respect que l'on doit à notre caractere.

LE CARDINAL D'ALBI.

C'est manquer de respect au Roi que de nous offenser.

DE LA VAQUERIE.

Ne donnez que l'exemple de l'humilité & de la charité; n'approchez du trône que pour y porter la voix muette & tremblante des infortunés; prêchez la morale évangélique, & le respect, la confiance accompagneront vos pas.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Allons rendre compte à ſa majeſté.

LE CARDINAL D'ALBI.

Sa majeſté nous ſoutiendra, & vous éprouverez ſi l'on nous inſulte impunément.

DE LA VAQUERIE.

Vos menaces ne nous intimident point. Allez dire au Roi, auprès duquel vous nous calomniez, que nous attendons le moment qu'il lui plaira nous permettre de préſenter nos remontrances. (*Les Cardinaux ſortent.*)

SCENE XXVI.

LE DUC D'ORLEANS, DE LA VAQUERIE, SAINT-ROMAIN.

LE DUC D'ORLEANS.

COURAGEUX magiſtrats, que je vous ſaîs gré de votre fermeté ! Il n'y a plus que vous, hélas ! qui ayez une voix pour vous oppoſer aux torrens des abus qui menacent

nos libertés. Armez-vous de conſtance & d'intrépidité contre les efforts réunis de l'égliſe & de l'épée, qui ont fait ligue contre vous, parce qu'ils voient que vous les empêchez d'écraſer à leur gré les peuples. Ayez la vigilance qui convient aux défenſeurs de la patrie, & ſur-tout qu'aucune crainte puſillanime n'arrête vos deſſeins généreux. Les rois paſſent, mais la patrie eſt immortelle.

SCENE XXVII.

ACTEURS PRÉCÉDENS, ROCHEFORT *de retour d'auprès du Roi.*

ROCHEFORT.

JE viens enfin d'obtenir du Roi, qu'il recevra vos remontrances. Les cardinaux l'ont fort aigri contre vous; il vient mal diſpoſé: mais faites votre devoir. Le mien étoit de vous défendre contre l'accuſation en votre abſence, & de l'engager à vous écouter.... Vous, prince, ne demeurez point; car votre pré-

ſence l'irriteroit, & ſur-tout après vous avoir fait dire qu'il ne vouloit pas vous voir.

DE LA VAQUERIE.

M. le Duc, cédez à cet avis... D'ailleurs, votre préſence ne pourroit que nuire aux affaires.

LE DUC D'ORLEANS.

Meſſieurs, je vous laiſſe donc ſoutenir la grande cauſe du bien général. Cet emploi eſt le plus noble & le plus important qu'on puiſſe exercer.

DE LA VAQUERIE.

Repoſez-vous ſur nous, M. le Duc; nous avons pour chancelier un homme integre, qui ne trahira point la magiſtrature.

SCENE XXVIII.

ROCHEFORT, DE LA VAQUERIE, S. ROMAIN.

ROCHEFORT.

Ce prince donne les plus grandes eſpérances.

DE LA VAQUERIE.

C'eſt lui qui, après le Dauphin, eſt le plus près de la couronne, & il paroît plus digne qu'aucun autre de la porter.

SCENE XXIX.

LOUIS XI, ACTEURS PRÉCÉDENS.

(*Le Roi entre, vêtu de ſes habits royaux & porté ſur une eſpece de fauteuil richement décoré ; les cardinaux d'Albi & de la Balue ſont à ſes côtés. On ſe place en ordre.*)

DE LA VAQUERIE.

SIRE, nous vous apportons les très-humbles remontrances de votre cour de parlement.

(*Le Roi tire un papier qu'il remet au Chancelier.*)

ROCHEFORT, *liſant.*

« Je veux que mon parlement obéiſſe à mes » ordres ſans délai. »

LOUIS XI.

Retirez-vous, & qu'on enregiſtre l'aboli-

tion de la Pragmatique-Sanction ; c'eſt pour la derniere fois que je l'ordonne.

DE LA VAQUERIE.

Sire, nous ſommes prêts à ſacrifier nos emplois, nos fortunes & nos vies, plutôt que de trahir la cauſe de la patrie.

(*Les députés du parlement ſe retirent.*)

SCENE XXX.

LOUIS XI, LE CARDINAL D'ALBI, LE CARDINAL DE LA BALUE, ROCHEFORT.

LE CARDINAL D'ALBI.

UNE pareille témérité, ſire, demanderoit une punition exemplaire & prompte.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Votre majeſté devroit faire ſauter quelques têtes, pour l'exemple.

LE CARDINAL D'ALBI.

Je commencerois, ſi j'en avois l'ordre de

ſa majeſté, par faire enfermer ceux qui ſont ici dans les *feuillettes* (*) du Roi.

LOUIS XI.

Vous ne dites rien, Rochefort ?

ROCHEFORT.

Sire, c'eſt que je ſuis muet d'indignation, lorſque j'entends des conſeils auſſi pernicieux...

LE CARDINAL DE LA BALUE, *à voix baſſe.*

Comme il parle ! Puis-je croire ce que j'entends ?

LE CARDINAL D'ALBI, *bas.*

M. le Chancelier, eſt-ce que vous n'êtes pas des nôtres, vous, de la cour & favori du Roi ?

LE CARDINAL DE LA BALUE, *bas.*

Y penſez-vous ? Quel ſot parti allez-vous donc prendre !

LE CARDINAL D'ALBI, *haut.*

Sire, votre Chancelier ſe trompe.

(*) Petits cachots en forme de tonne, leſquels étoient de l'invention de Louis XI.

ROCHEFORT, *à haute voix.*

Je ne crains, ni vos regards menaçans, ni vos careſſes.... Le Roi doit ſavoir la vérité : vous l'égarez dans ce moment ; vous abuſez de ſa confiance, ainſi que vous le faites depuis long-tems.

LE CARDINAL D'ALBI.

Expliquez-vous.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Sire, nous vous demandons vengeance de ces calomnieuſes imputations.

LOUIS XI.

Quel embarras nouveau !

ROCHEFORT.

Sire, il m'eſt aiſé de les confondre, & j'attendois impatiemment cette occaſion. Je viens de recevoir des preuves de leur perfidie. Le cardinal d'Albi s'entend avec le Saint-Siege qui lui a promis ſoutien & récompenſe pour qu'il obtienne l'abolition de la Pragmatique, & ce contre vos propres intérêts. Le cardinal de la Balue eſt non-ſeulement dans le complot, mais encore j'ai des

preuves convaincantes qu'il vous avoit livré au duc de Bourgogne à Péronne, lorſqu'il vous conſeilla de vous remettre entre ſes mains. C'eſt par lui que vous fûtes priſonnier.

LOUIS XI.

Eſt-il poſſible que je ſois ainſi trompé par ceux en qui j'avois placé ma confiance!

LE CARDINAL D'ALBI.

Ah, ſire ! n'ajoutez pas foi à de pareilles calomnies.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

C'eſt pure machination inventée pour nous perdre.

ROCHEFORT, *préſentant les papiers au Roi.*

Sire, en voici les preuves ſignées de leur propre main : ce ſont des titres qu'on m'a fait parvenir des deux côtés. Qu'ils oſent encore nier, s'ils en ont le front ! Et quels ſont leurs accuſateurs ? Ceux même avec leſquels ils ont traité.

LOUIS XI.

Holà, Capitaine des gardes! (*Les gardes entrent.*) Qu'on mette ces traîtres dans les deux cages de fer dont ils m'ont donné l'idée & fourni le modele, & nous verrons ensuite ce que j'ordonnerai de leur sort.

LE CARDINAL D'ALBI.

Nous sommes perdus!

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Ah, c'est fait de nous!

LE CARDINAL D'ALBI.

Pour l'amour de Dieu, sire, au moins respectez notre caractere.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Vous qui êtes si dévot à la vierge Marie, au nom de la Mere du Sauveur, en faveur de la religion, faites grace à notre personne sacrée.

LOUIS XI.

Qu'on les ôte de ma présence.

(*Les gardes les emmenent.*)



SCENE XXXI.

LOUIS XI, ROCHEFORT.

LOUIS XI.

QUELLE trahiſon ! . . Avec tout ce que je ſouffre, me faut-il encore un ſurcroît de peines ! . . . Quoi, des cardinaux, au ſein de ma cour, me jouer ainſi ! . . . C'en eſt trop. . . Que je ſuis malheureux ! De tous côtés on attente à mon autorité ; je ſouffre des douleurs inouies, & mes miniſtres me trahiſſent dans les cours étrangers ; mon parlement s'oppoſe à mes ordres. . . Mais je ſuis le maître, & je veux être vengé. . . Allez les faire arrêter tous, avant qu'ils aillent plus loin.

ROCHEFORT.

Permettez-moi, ſire, de vous repréſenter en fidele ſujet, qu'il y a beaucoup de danger, pour l'honneur de votre couronne, à vous comporter avec cette violence ; & quand vous écraſeriez toute la magiſtrature d'un ſeul

coup, j'ose vous assurer que votre autorité n'en deviendroit pas plus grande, parce qu'il vous faudroit recréer d'autres corps à leur place, qui dans l'occasion montreroient encore plus de résistance. L'honneur que ces nouveaux magistrats attacheroient à contrebalancer vos volontés pour mériter l'affection des peuples, dont l'estime est quelquefois plus recherchée que celle des rois, les feroit aller plus loin que les premiers; tout ce qui est intéressé à la magistrature actuelle sauroit toujours trouver des occasions de lutter contre le trône: on appelleroit sans cesse ce changement une persécution, un attentat à la forme du gouvernement monarchique.

LOUIS XI.

Eh bien, puisqu'il est ainsi, & qu'on n'auroit pas meilleur marché des nouveaux venus, allez, & faites-leur telle réponse que vous jugerez convenable. (*A voix basse.*) Mais je me souviendrai de cela; ils me le paieront en tems & lieu. (*Baisant sa petite Vierge de plomb.*) O bonne Vierge, aide-moi dans

mes soucis ! De ma vie je n'ai senti plus d'inquiétudes ni de plus cruels tourmens. . . . Maudits magistrats ! . . . Oh, que le saint homme n'arrive-t-il ! . . . Que mon impatience est grande !

SCENE XXXII.

LOUIS XI, ROCHEFORT, UN OFFICIER.

UN OFFICIER.

SIRE, les députés de la Suisse demandent à vous présenter leurs hommages avant de repartir.

LOUIS XI.

Je ne veux voir personne. Qu'ils partent.

ROCHEFORT.

Sire, ces peuples ont à cœur les plus petits témoignages de bienveillance ; c'est une république naissante, que la France, dans la

ſuite, ne ſera pas fâchée d'avoir pour alliée, vu ſa poſition entre l'Allemagne & l'Italie. Après le grand mécontentement que les Genevois ont témoigné ſur la détention du prince de Sans-Terre, il faut leur accorder au moins quelques civilités, en renvoyant ces ambaſſadeurs.

LOUIS XI.

Je déteſte tous ces républicains-là ; ils donnent un très-mauvais exemple aux autres nations. Je voudrois ſur-tout que mes ſujets n'en entendiſſent jamais parler. Non, je ne veux point les voir. J'ai des traités avec eux, il eſt vrai, pour mes intérêts particuliers ; mais au fond je les abhorre comme des peuples rebelles, dont l'hiſtoire eſt ſcandaleuſe, & je voudrois pouvoir en anéantir la race.

ROCHEFORT.

Votre volonté ſoit faite, ſire ... Mais ils répandront ſur la route que vous êtes ſi malade qu'ils n'ont pu avoir audience en venant prendre congé de votre majeſté.

LOUIS XI.

Vous avez raiſon ; votre réflexion eſt bonne. . . Qu'ils me voient ſeulement ; ils ne pourront pas dire que je ſuis à toute extrêmité, comme on affecte de le répandre. Je conſens à les recevoir, mais pour un inſtant. Allez, qu'ils entrent. . . . (*Se faiſant couvrir du manteau royal.*) Suis-je bien ainſi ? . . . Enveloppez-moi. De loin ils ne pourront lire ſur mon viſage. . . Tenez-vous à cette diſtance ; que les gardes qui vous accompagnent ne vous paſſent point... Approchez, vous autres ; faites un rempart, & qu'on m'éloigne juſqu'à cette porte. . . (*On recule le Roi.*) Capitaine, rangez en bon ordre tout votre monde. . . . (*Le Roi eſt porté juſqu'à la porte, entouré de tous ſes officiers. Les Suiſſes entrent, précédés de gardes.*)



SCENE XXXIII.

LOUIS XI, ROCHEFORT, LES DEPUTÉS SUISSES, OFFICIERS, GARDES.

UN DES DEPUTÉS.

Où est le Roi?

UN OFFICIER.

Voyez-le d'ici, & adressez-lui votre compliment le plus court que vous pourrez.

AUTRE OFFICIER, *arrêtant les Députés.*

On ne passe pas plus avant.

LE DEPUTÉ, *à voix basse.*

Oh, que de précautions & de cerémonies pour parler à un homme!

LE MÊME OFFICIER.

Allons, dépêchez-vous: sa majesté attend.

LE DEPUTÉ, *à son voisin.*

Tout cela m'a fait oublier mon compliment.

AUTRE DEPUTÉ.

C'étoit bien la peine d'en faire un! Dis-

lui tout ſimplement pourquoi nous ſommes ici.

LE DEPUTÉ.

Tu as raiſon. (*Haut.*) Sire, nous venons pour vous faire nos adieux, & prendre congé de votre majeſté, l'aſſurant que nous autres Suiſſes & bons alliés, les Six Cantons, lui demeurerons attachés, autant que rien ne ſe paſſera contre les traités conclus entre nous ; & c'eſt ce que nous deſirons de tout notre cœur.

(*Le Roi fait un ſigne.*)

UN OFFICIER.

Cela ſuffit. Sa majeſté vous diſpenſe du reſte. Vous pouvez vous retirer.

ROCHEFORT, *aux Suiſſes.*

Sa majeſté m'a chargé de vous répondre qu'elle vous ſera toujours attachée, comme à de bons & fideles alliés. (*Le Roi étant déjà rentré, les portes fermées, les gardes en-dehors, Rochefort va rendre ſa réponſe au parlement dans les autres ſalles, & les Suiſſes reſtent ſeuls ſur la ſcene.*)

SCENE XXXIV.

LES DÉPUTÉS DE LA SUISSE.

UN SUISSE.

L'AS-TU vu, camarade ?

AUTRE SUISSE.

Ma foi non ! Il étoit perdu dans ſes gardes.

UN SUISSE.

C'eſt donc là notre nouvel allié !

AUTRE SUISSE.

Voilà donc ce que c'eſt qu'un roi ! ... Je n'ai vu que ſon manteau.

UN SUISSE.

Comme il eſt gardé !

AUTRE SUISSE.

Comme il a l'air d'avoir peur !

UN SUISSE.

Comme tout le monde tremble ſous lui !

AUTRE SUISSE.

Ils ont tous l'air d'être ſes eſclaves.

UN SUISSE.

As-tu vu ces gardes, dont les yeux ne

nous quittoient pas, & dans les cours ces gens qui traînent des boulets à leurs pieds de peur qu'ils ne s'enfuient?

AUTRE SUISSE.

Mais ce lieu eſt une priſon affreuſe.... Et il y demeure!

UN SUISSE.

Oh, que je ſerois donc fâché d'habiter un pays comme celui-ci!.. O nos montagnes, nos montagnes!

AUTRE SUISSE.

Nous avons bien fait de nous délivrer, & de nous gouverner nous-mêmes. Quelle différence de notre peuple à celui que nous voyons!

UN SUISSE.

Verſons juſqu'à la derniere goutte de notre ſang pour la liberté. C'eſt ici qu'on apprend à la chérir.

AUTRE SUISSE.

Je regarde ce pays pour la derniere fois, & certes je m'en ſouviendrai.

UN SUISSE.

Nous en parlerons tous à nos enfans. (*Ils*

se prennent par la main.) Amis, c'est ici sur-tout que nous devons sentir le prix de notre bonheur, & le fruit de notre bravoure.

UN OFFICIER, *arrivant.*

Sortez, messieurs; on ne parle pas si haut ici; on ne s'y rassemble point en groupe. *(Ils sortent.)*

SCENE XXXV.

(Le théatre représente une salle voisine de la chambre du Roi.)

LEDAIM, DOYAC.

LEDAIM, *à voix basse.*

Le Roi n'est pas bien... Je l'ai remarqué.

DOYAC.

A vous dire vrai, je suis d'une inquiétude mortelle sur son état.

LEDAIM.

S'il continue à décliner ainsi, il est impossible qu'il aille loin.

DOYAC.

Je frémis, quand je pense qu'il peut s'éteindre d'un moment à l'autre.

LEDAIM.

Ah, mon cher Doyac, que deviendrions-nous!

DOYAC.

Je vous avoue que j'appréhende fort un nouveau regne; nous sommes si bien sous celui-ci!

LEDAIM.

C'est pour nous le meilleur roi que nous puissions jamais desirer.

DOYAC.

Nous ne pouvons que perdre au changement.

LEDAIM.

Nous avons tant d'ennemis!

DOYAC.

Il faut nous unir contr'eux, M. Ledaim, prendre nos précautions, & nous consulter afin de nous soutenir par toutes sortes de moyens en cas d'accident.

LEDAIM.

Oh, de grand cœur! Il n'y a qu'un pas de la faveur à la disgrace. Nous venons de voir

la chûte de ces deux cardinaux. Qui l'auroit imaginé ! Cela prouve bien que l'esprit du Roi commence à tomber.

DOYAC.

C'est le chancelier qui leur a joué ce tour... Il a pris l'instant où le Roi étoit mal.

LEDAIM.

C'est un mauvais chancelier, celui-là ; il est porté pour les parlemens & le peuple... Le Roi ne connoît pas ses intérêts en l'écoutant.

DOYAC.

Et les nôtres en souffriront beaucoup.

LEDAIM.

Il faut tâcher de perdre cet homme-là absolument.

DOYAC.

J'ai déjà gagné du monde : je cherche des accusations ; & pour peu que vous secondiez...

LEDAIM.

Pouvez-vous douter de mon zele ?

DOYAC.

Oh ! nous machinerons heureusement ensemble. Je vous le garantis perdu avant peu.

SCENE XXXVI.

ACTEURS PRÉCÉDENS, TRISTAN.

TRISTAN, *qui arrive d'un air empressé.*

MESSIEURS, le ſaint homme de Calabre eſt arrivé!

DOYAC.

François de Paule?

TRISTAN.

Il entre en ce moment dans le château; je cours réjouir ſa majeſté de cette bonne nouvelle. (*Il paſſe par la porte de la chambre où eſt le lit du Roi.*)

SCENE XXXVII.

DOYAC, LEDAIM.

LEDAIM.

JE ſuis fort aiſe de cette arrivée; je reprends l'eſpoir.

DOYAC.

DOYAC.

Quoi, vous auriez confiance au pouvoir de cet hermite ?

LEDAIM.

Pas plus qu'un autre ; mais j'eſpere que ſa préſence parlant à l'imagination du Roi, produira un changement favorable. On a vu des malades ſe rétablir uniquement parce qu'on avoit ſatisfait à leurs idées bizarres.

DOYAC.

S'il pouvoit opérer cette merveille, je me vouerois pour toujours à lui.

LEDAIM.

Le voici.

SCENE XXXVIII.

FRANÇOIS DE PAULE, *accompagné des Officiers du Roi*, LEDAIM, DOYAC.

DOYAC.

MON révérend, on eſt allé avertir le Roi, qui depuis long-tems vous deſire.

FRANÇOIS DE PAULE.

Que de barrieres ! que de gardes ! que de portes avant de parvenir ici ! Sommes-nous enfin dans le lieu où je dois voir le Roi ?

LEDAIM.

Oui, mon révérend ; il n'y a plus que ſix portes pour arriver juſqu'à ſa chambre à coucher, & bien peu de perſonnes ont la permiſſion de pénétrer ſi avant.

FRANÇOIS DE PAULE.

L'air qu'on reſpire ici ne me ſemble pas pur ; ces murs ſont bien épais ; ces barreaux de fer interceptent le jour ; les rayons du ſoleil n'y deſcendent point. Je crois qu'un malade ſe trouveroit mieux dans une plaine, qu'enfermé dans des appartemens. Une grotte, ou le verd feuillage d'un boſquet, ſeroient beaucoup plus ſalubres que l'intérieur de cet énorme tas de pierres.

DOYAC.

Comme ſon encolure eſt ſinguliere !

LEDAIM.

Il a l'air bon homme. Il ne fera pas fortune ici.

SCENE XXXIX.

ACTEURS PRÉCÉDENS, TRISTAN.

TRISTAN.

SA majesté vient au-devant du révérend hermite. Elle veut être seule avec lui, & m'ordonne de faire retirer tout le monde.

DOYAC.

Nous aussi ?

TRISTAN.

Oui, tous absolument & sans distinction. (*Il sort avec eux & ferme la porte.*)

SCENE XL.

FRANÇOIS DE PAULE, *seul.*

ME voici donc dans ce palais qui répand la terreur dans les contrées les plus lointaines. Je vais voir ce Roi qui m'appelle, & devant qui tant de mortels tremblent & s'humi-

lient. C'eft donc là ce qu'on appelle régner! Quelle lugubre enceinte! . . . Quelle ame pourroit y goûter le repos & la paix?

SCENE XLI.

FRANÇOIS DE PAULE, LOUIS XI, *foutenu par Coctier & par la comteffe de Beaujeu.*

LOUIS XI.

O vous, après qui je foupire depuis fi long-tems, faint homme, ami du ciel! recevez l'hommage de mon refpect. (*Il fe profterne à fes pieds.*)

FRANÇOIS DE PAULE.

Que faites-vous? Relevez-vous, Roi, & dites ce que vous me voulez.

LOUIS XI, *toujours à genoux & profterné jufqu'à terre.*

Voyez l'état de maladie fous lequel mon corps eft affaiffé. Un inftant plus tard j'allois périr; mais c'eft vous qui me fauverez. Plus

mon mal eſt grand, plus ma guériſon vous couvrira de gloire.

FRANÇOIS DE PAULE.

Je ne vous entends pas bien, & ne puis vous ſouffrir dans cette poſture humiliante; c'eſt devant Dieu qu'il faut ſe tenir ainſi. Laiſſez-moi vous aider. (*Il le ſouleve, & aidé des autres, le met ſur un fauteuil qu'on approche.*) Soutenez-le, amenez un ſiege... Aſſeyez-vous... Vous ne pouvez pas vous tenir autrement.... Vous me paroiſſez bien mal.

LOUIS XI.

Eh! touchez-moi, ou bien prononcez quelques mots; je reprendrai bientôt ma vigueur.

FRANÇOIS DE PAULE.

Que me demandez-vous, Roi? Je ſuis un homme, & non pas un Dieu. Je puis vous offrir des ſecours ſpirituels, pour ſoulager votre ame.

LOUIS XI.

Je ne veux point trop vous importuner...

Laiſſons l'ame pour cette fois; ſongez ſeulement au corps : ordonnez à la douleur, à tous les maux, d'en ſortir, & ma reconnoiſſance n'aura point de bornes.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous me parlez de vous guérir? De quel moyen voulez-vous que je me ſerve pour rétablir des organes uſés, un corps décrépit, que l'art de la médecine abandonne? Si Dieu veut terminer vos jours, quel eſt le mortel qui peut changer ſes décrets ſacrés?

LOUIS XI.

Vous êtes un ſolitaire ſpécialement favoriſé des graces du ciel, & dont la piété profonde édifie la terre... Après tout ce qu'on publie de vous, il faut bien que vous ayez reçu le don des miracles.

FRANÇOIS DE PAULE.

Des miracles? ... Ah, je vois bien qu'on vous a abuſé!

LOUIS XI.

Quoi, vous n'auriez point fait de miracles? Et comment donc prouver que vous agiſſez

par l'esprit de Dieu, si vous ne donnez aucune marque publique que vous êtes un homme extraordinaire?

FRANÇOIS DE PAULE.

Roi, sortez de votre aveuglement. Nous sommes tous pécheurs, & je n'ai dans ce monde aucun pouvoir surnaturel; l'ordre établi par Dieu même ne se dérange pas à la voix d'une chétive créature; & quiconque a dit autrement est un imposteur... Je suis venu malgré moi, pour céder à vos instances. Des avis charitables & des prieres, voilà tout ce que je puis vous offrir.

LOUIS XI.

Non, non, je sais bien ce que vous pouvez faire. Votre renommée est de trop bonne odeur, pour qu'elle ne soit pas le fruit de quelques miracles éclatans. Je vois que vous voulez m'éprouver avant de me secourir, afin de voir si ma foi est entiere. Oui, je crois en vous, ô saint homme! ayez pitié de l'état où je suis; les maux qui me tourmentent sont trop accablans, pour que vous n'en soyez

pas touché. Hâtez la fin de mon ſupplice, ou du moins permettez que je jouiſſe de quelques adouciſſemens. Faites un quart de miracle ſeulement ; uniſſez-vous à tous les bienheureux du paradis, dont je porte ſur moi les précieux reſtes ; emportez le ſur eux, afin que je vous en décerne toute la gloire. Il n'y a point de ſaint à qui je n'aie adreſſé une offrande, & dont je n'aie quelques parcelles : il faut bien que tout cela opere à la fin ; car je n'ai jamais épargné l'argent ni les fondations pieuſes.

FRANÇOIS DE PAULE.

Roi, vos promeſſes, vos reliques, vos offrandes, tout vôtre pouvoir, toutes vos richeſſes ne peuvent révoquer l'arrêt du Maître éternel ; je le vois empreint dans vos traits, rien ne peut vous ſauver de la mort.

LOUIS XI, *tout tremblant.*

Ah, qu'a-t-il prononcé !

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

On ne parle jamais de cela au Roi.

COCTIER.

Il eſt défendu de prononcer ce mot-là.

FRANÇOIS DE PAULE.

Comment, on ne peut nommer la mort devant un être mortel?

LOUIS XI.

Eh, de grace, ne répétez pas... Il me ſemble la ſentir. Au nom de la ſainte Vierge, gardez-vous de répéter....

FRANÇOIS DE PAULE.

Quelle foibleſſe, & comme l'homme ſe dégrade au terme des grandeurs humaines! Je ne puis ſupporter ce menſonge orgueilleux, inventé dans les cours; je dois, en homme vrai, remplir les devoirs de ma miſſion; la charité m'ordonne d'avertir mon ſemblable à l'inſtant où il deſcend dans la tombe, où il va ſubir ſon arrêt; & comme un monarque a plus à rendre compte aux hommes & à Dieu qu'un ſimple particulier, le conſeil doit être donné d'une voix plus haute & plus prompte. Ainſi, je vous le répete, Roi, vous n'avez que peu de tems à vivre, & le jour du jugement

approche. Interrogez votre conſcience ; elle vous fera ſentir ce que vous avez à eſpérer ou à craindre.

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Mais, mon révérend, vous offenſez la majeſté ſouveraine !

COCTIER.

Jamais on n'a oſé parler ainſi à un monarque.

FRANÇOIS DE PAULE.

Adieu, Roi. Je me retire, puiſque vous n'êtes pas diſpoſé à m'entendre. Votre état eſt ſérieux ; malheur à vous, ſi vous n'appercevez le danger qui vous menace, & ſi vous ne rentrez en vous-même. Quant à moi, je ne puis diſſimuler la vérité. Sachez que la plus grande marque d'une conſcience endurcie & qui oublie Dieu, eſt l'indifférence du pécheur qui penſe ne jamais mourir, & qui éloigne cette idée pour ſe livrer à une ſécurité fatale. Dieu redemande la vie aux rois comme aux autres hommes. Eh, que deviendroient les pauvres humains, s'il n'étoit pas une heure

où vous devez être jugés par celui qui vous a faits ! (*Il sort.*)

SCENE XLII.

LOUIS XI, LA COMTESSE DE BEAUJEU, COCTIER.

LOUIS XI.

Il me laiſſe dans la terreur... Et qui donc me guérira ! . . Mais je ne ſuis pas ſi mal, n'eſt-il pas vrai ? . . . Dites-moi, dites-moi . . . je donnerois la moitié de mon royaume pour me ſentir un peu mieux. (*A Coctier.*) Vous me tirerez de là, médecin ? vous me l'avez promis.

COCTIER.

Je ſonge à de nouveaux remedes ; & ſi vous faites exactement tout ce que je vous recommande. . .

LOUIS XI.

O mon ſauveur, je vous devrai la vie !

Oui, je ferai tout ce que vous me preſcrirez... Eh, ne fais-je pas tout ?... Guériſſez-moi ; je vous donnerai ce que vous voudrez.

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Sire, voilà trop long-tems que ce médecin promet de vous guérir & ne vous guérit point ; ſa ſcience eſt trop incertaine pour que des jours auſſi précieux à l'état ne dépendent que de lui ſeul. S'il eſt ſi ſûr de ſes remedes, qu'il oſe me répondre de vos jours ſur ſa tête ; il le faut... Parlez en ce moment, Coctier, & voyez ſi vous voulez prendre l'engagement ſolemnel de rendre la ſanté au Roi, ou de perdre la vie.

COCTIER.

Nous ne pouvons répondre de la guériſon du mal que conditionnellement ; il faut que la nature nous ſeconde ; & quand elle eſt rebelle à un certain point, la ſcience & les remedes ne peuvent combattre les maladies enracinées.

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Allez, allez dire au ſaint homme de qu'il

revienne ſur ſes pas ; dites-lui que le Roi eſt diſpoſé à l'écouter, qu'il le ſupplie de revenir. (*Le Médecin ſe retire.*)

SCENE XLIII.

LOUIS XI, LA COMTESSE DE BEAUJEU.

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

MON pere, écoutez votre fille ; elle eſt touchée de l'aſpect vénérable de cet hermite : il ſemble envoyé par Dieu même, & votre état me fait trembler.

LOUIS XI.

Cruelle fille, que m'annonces-tu !

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Ceſſez de vous confier à ce médecin, qui abuſe de votre confiance, ſans vous apporter le moindre ſoulagement.

LOUIS XI.

Je ne ſuis donc pas bien ? . .

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Vous n'êtes pas en danger ; mais abandon-

nez-vous plutôt au ſaint homme, & preſſez-le de faire un miracle.

LOUIS XI.

Où eſt mon médecin, où eſt mon médecin ? où eſt le ſaint homme ? . . Que tous deux ſe réuniſſent pour chaſſer ma maladie.

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Le premier eſt un impoſteur ; j'ai vu comme il s'eſt troublé... N'eſpérez rien de lui.

LOUIS XI.

Qu'ils viennent tous deux ; je le veux. . . Qu'on ne m'abandonne pas ; on me laiſſeroit mourir.

SCENE XLIV.

LOUIS XI, LA COMTESSE DE BEAUJEU, FRANÇOIS DE PAULE, COCTIER.

LOUIS XI, *voyant François de Paule.*

POURQUOI m'avez-vous délaiſſé, vous en qui j'avois placé mon dernier eſpoir ?

Qu'ai-je fait, pour être ainſi traité? Vous avez accordé vos ſecours au dernier des hommes; & moi qui ſuis roi, vous vous refuſez à mes prieres! Pourquoi ne me guériſſez-vous pas? Qui vous repouſſe loin de moi? Déteſtez-vous mon trône ou ma perſonne?.. Point de médecin dans mes états, qui puiſſe me ſoulager. Point de ſaint qui faſſe des miracles. Ne puis-je payer ce que l'on fera pour moi?

FRANÇOIS DE PAULE.

Roi, ordonnez qu'on me laiſſe ſeul avec vous.

LOUIS XI.

J'y conſens. C'eſt pour la premiere fois que j'accorde cela... Retirez-vous tous. (*La Comteſſe & Coctier ſortent avec les gardes.*)

SCENE XLV.

LOUIS XI, FRANÇOIS DE PAULE.

FRANÇOIS DE PAULE, *après un ſilence.*

ROI, il n'eſt plus tems de feindre, ni de

dissimuler ; l'heure est venue, qu'il faut oublier cette majesté fragile, cette autorité que les hommes vous ont confiée pour régner sur eux. Votre corps épuisé va tomber en poussiere ; ne vous en occupez plus, car ses douleurs vont finir avec sa dissolution. Mais les douleurs de l'ame ont une autre durée, ne vous y trompez pas : votre ame ne périra point ; & soulevée contre vous, elle peut faire votre supplice éternel... Je viens vous aider, comme mon frere, à franchir ce redoutable passage qui décidera votre sort à venir. C'est la charité, le premier devoir de l'homme, qui m'impose la loi de vous parler ainsi. Roi mourant, toutes les grandeurs qui vous environnent vont vous échapper ; mais savez-vous ce qui vous oppresse, ce qui vous empêche de respirer & de souffrir vos maux patiemment ? C'est le poids des iniquités qui pesent sur une ame où le remord n'est pas encore éteint. Ce remord vengeur & salutaire est le dernier cri de la conscience, ce juge incorruptible qui s'éleve contre nous, &

nous

nous punit jusques sur le trône : c'est le dernier avertissement que le ciel vous envoie ; humiliez-vous ; le diadême ne sauve point des profonds remords ; heureux encore de les sentir ! Rentrez dans ce cœur rempli de forfaits, pour en découvrir la source & y placer le repentir, premier gage de la réparation inévitable que vous devez aux hommes. Le venin du crime a ulcéré l'intérieur de votre ame, abjurez le crime, faites-en l'aveu éclatant, sans lequel son souvenir deviendra ineffaçable, & déposera contre vous dans l'éternité... Examinez votre vie, exposez-la toute entiere à l'œil de Dieu qui en sonde les plus secrets replis ; prévenez ses jugemens ; que la voix du repentir sollicite sa clémence. Roi malheureux ! vous n'avez plus qu'un instant pour éteindre sa foudre.

LOUIS XI.

Quel frémissement s'est emparé de moi ! Je tremble, & n'ose lever les yeux... Il m'inspire un sentiment qui m'étoit jusqu'alors inconnu. Comme son front m'interdit ! comme

ſa voix m'en impoſe !... Je ne puis me défendre d'un reſpect involontaire.... O vous qui prenez tant d'aſcendant ſur moi, homme ſans doute ſupérieur & animé de l'eſprit de Dieu ! épargnez-moi ; n'oubliez pas qui je ſuis.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous êtes un homme que la naiſſance a placé ſur un trône, où depuis vingt-deux ans vous faites des malheureux, ſans ceſſer de l'être vous-même. Ces reliques, ces pélerinages ſont autant de preuves de vos craintes. Oui, vous devez craindre, pour peu que vous portiez vos regards ſur l'emploi de vos jours.

LOUIS XI.

Dans le rang où je ſuis, n'ai-je donc pas quelques privileges ſur les autres hommes ? Les rois ne méritent-ils pas des indulgences particulieres, pour le fardeau pénible, remis entre leurs mains ? Ne devons-nous pas enfin attendre un plus large pardon de la Divinité, nous qui ſommes ſon image ſur la terre ?

FRANÇOIS DE PAULE.

Qu'osez-vous dire, Roi ! Quel orgueil insensé ! Vous, un mortel foible, pécheur, abandonné à des passions petites & cruelles, oserez-vous vous rapprocher de cet Être suprême, votre souverain Juge ? . . . . Plus vous aviez de pouvoir sur la terre, moins il vous sera pardonné d'en avoir abusé. Toutes ces dévotions ne sanctifient pas une ame souillée de vices ; l'image du sang versé vous suit par-tout, & les cris de ceux que vous avez persécutés inhumainement, étouffent votre priere craintive.

LOUIS XI.

Mais, ceux dont j'ai disposé étoient mes sujets : n'avois-je pas droit d'ordonner d'eux pour des raisons d'état ?

FRANÇOIS DE PAULE.

Dites plutôt, pour votre intérêt aveugle & personnel. Vous avez méprisé les loix ; vous les avez outragées. Aviez-vous le droit d'immoler à de simples alarmes, la justice,

l'humanité? Etiez-vous donc le Dieu de la terre & des hommes, pour leur impoſer ce joug arbitraire & peſant? Les hommes vous avoient-ils dit : « Tu nous empriſonneras à ta » volonté, tu nous égorgeras, tu érigeras en » loix ſacrées tes moindres fantaiſies, tu nous » écraſeras comme l'inſecte, dès que ton or- » gueil ſera bleſſé... » Roi, qui allez bientôt diſparoître, votre propre frayeur vous accuſe & vous révele l'abſurdité de ces criminelles prétentions. Il n'eſt plus tems de ſe livrer aux menſonges, voici le jour de la vérité. Soulagez-vous de cette maſſe d'iniquités qui vous peſe; laiſſez échapper des aveux trop tardifs, il eſt vrai, mais qui peuvent déſarmer la colere divine. Courbez ſous cette main irritée votre tête coupable; criez-lui vos forfaits, afin d'obtenir, s'il ſe peut, miſéricorde.

LOUIS XI.

Mille terreurs m'agitent à la fois. Hélas! je vois revivre toutes les images que j'ai tâché en vain d'effacer; elles m'environnent de

leurs formes hideuſes & ſanglantes... Dieu! je crois avoir devant les yeux la premiere victime que je fis ſecrétement diſparoître, avant de parvenir au trône.... Mon pere eſt là, qui tourmente ma vue; je le vois me maudiſſant, ſe laiſſant mourir de faim, dans la crainte que je n'euſſe mêlé du poiſon à ſes alimens... Il meurt dans la douleur, déteſtant le jour de ma naiſſance... (*Un ſilence.*) Après lui, vient mon frere que la jalouſie me fit perſécuter, & à qui je fis à la fin donner la mort: cette mort m'entraîna à faire couler le ſang, pour pouvoir jouir en paix de ce premier forfait... Que dis-je en paix! je me ſuis bien abuſé... Je les vois tous avec des yeux menaçans, ſe preſſer auprès du corps de mon frere... Que de victimes illuſtres s'élevent de deſſus l'échafaud, malgré la hache qui a tranché leurs têtes! Leurs cheveux hériſſés me glacent d'horreur, & font dreſſer les miens... Le duc de Nemours me rejette le ſang que je fis couler ſur ſes enfans; il me ſemble moi-même en

être couvert. Eſt-ce que ces terribles images m'accompagneront toujours ?

FRANÇOIS DE PAULE.

Qui peut les effacer, tant que la Juſtice divine ne ſera point appaiſée ? Voilà le premier châtiment que ſa main vous impoſe ; vous l'avez mérité, jugez-vous vous-même. Mais comment, malgré votre conſcience, avez-vous oſé accumuler tant de crimes ?

LOUIS XI.

J'ai toujours compté ſur un bon *peccavi*.

FRANÇOIS DE PAULE.

Pécheur ſuperſtitieux & non moins barbare ! qui a pu vous inſpirer des idées auſſi fauſſes, auſſi injurieuſes à la Divinité ? Vous n'avez point tremblé de l'offenſer, imaginant ſans doute pouvoir la déſarmer un jour par de vaines démonſtrations. C'eſt là le comble de l'aveuglement ! Prince infortuné, dans quel abyme êtes-vous tombé !

LOUIS XI.

Mais avec la confeſſion, ne puis-je pas

toujours compter ſur l'abſolution ? Il n'y a point de prêtre qui me la refuſe, qui puiſſe même me la refuſer. Or, je vous préviens que je ſuis déjà abſous de la plus grande partie de mes fautes.

FRANÇOIS DE PAULE.

Quel homme oſe abſoudre ? . . . C'eſt à Dieu ſeul de pardonner, & tous les crimes ſont vivans devant ſes regards.

LOUIS XI.

L'abſolution n'eſt-elle pas l'affaire du confeſſeur ? Il répond de tout : ne ſuis-je pas délié, quand il a une fois prononcé l'*abſolvo te.*

FRANÇOIS DE PAULE.

Qu'entends-je ! O Roi, ſi vous perſiſtez dans cette erreur funeſte, tremblez ! . . . Non, vous n'êtes point abſous ; & votre cœur dément lui-même le ſigne de la réconciliation, que vous croyez avoir reçu. Vous êtes-vous repenti profondément ? Avez-vous réparé une partie de vos crimes ? Avez-vous

ſenti renaître la paix dans votre ame ? Êtes-vous tranquille avec vous-même ? Pouvez-vous lever vos regards avec confiance vers le tribunal de Dieu, votre juge ? Aucun trouble n'empoiſonne-t-il votre vie ?.... Non, vos péchés ne vous ſont pas remis, le ſouvenir de vos forfaits vous pourſuit encore ; & c'eſt une preuve que, loin d'être effacés, ils s'élevent contre vous. Rien n'eſt encore expié, & vous ne pouvez ſauver votre ame de l'examen rigoureux qu'elle va ſubir, qu'en faiſant autant de bien que vous avez fait de mal. Trois mots prononcés par un prêtre complaiſant, ne juſtifieront jamais un cœur coupable.

LOUIS XI.

Quoi, je ne ſuis pas encore abſous ?..Eh bien, ſaint homme, étendez ſur moi la main, & effacez mes crimes.

FRANÇOIS DE PAULE.

Pécheur couronné, qui avez vécu dans l'erreur & dans l'ignorance, je frémis ſur vous ! Hâtez-vous de ſortir de la fange de

ces idées abſurdes. Nul mortel n'a le pouvoir d'effacer les taches dont votre ame eſt ſouillée ; elles ne peuvent échapper à l'œil de l'Eternel.

LOUIS XI.

J'en frémis !. . . Comment échapper à ce Juge ſuprême ? Oui, je me ſens bien petit devant lui... Hélas ! je me ſens mourir ; je ſouffre d'avance un ſupplice qui m'étoit encore inconnu... Ah, que dois-je faire !

FRANÇOIS DE PAULE.

Supprimer les impôts écraſans, qui foulent vos malheureux peuples ; révoquer des loix injuſtes, dictées par des hommes avides ; faire ſortir des priſons tous ces infortunés enlevés par des ordres arbitraires.

LOUIS XI.

J'ai ici pluſieurs ſouterreins, où ſont des priſonniers ; mais je vous avertis que ce ſont des priſonniers d'état.

FRANÇOIS DE PAULE.

Ou plutôt de vos vengeances !

LOUIS XI.

Je retiens les uns depuis long-tems dans des cages de fer, les autres dans des cachots creusés sous ces tours ; mais si je les délivre, je crains qu'ils ne divulguent par toute la France ce que je leur ai fait endurer : ils persuaderont aisément de leur innocence, & mon nom sera couvert d'opprobre.

FRANÇOIS DE PAULE.

Quoi, vous avez abusé à ce point du pouvoir qui vous étoit remis ? Vous avez enseveli des hommes vivans ? Vous leur avez fait sentir un esclavage pire que la mort ? Ce soleil qui vous éclaire, ne vous reprochoit-il pas d'avoir intercepté à votre semblable ses rayons bienfaisans ? De quel droit l'avez-vous privé pendant sa vie, d'un air libre & pur ? Vous êtes indigne de le respirer, après cette violation de la justice & de l'humanité ! Comment avez-vous pu goûter un seul moment de plaisir, ou de repos, en songeant que de malheureuses créatures gémissoient sous le poids de vos chaînes ? Voilà donc

pourquoi vous corrompiez les hommes avec l'or des impôts, pour qu'ils serviſſent votre tyrannie, pour qu'ils gardaſſent vos priſons ! Ah, que la royauté devient funeſte, quand elle peſe de cette maniere ſur le genre humain !

LOUIS XI.

J'ai cru cette rigueur néceſſaire au maintien de ma grandeur & de ma puiſſance.

FRANÇOIS DE PAULE.

Voilà le langage de la cruelle politique, qui trompe les ſouverains, & les endurcit pour leur propre malheur. Il eſt tems de réparer ces outrages faits aux loix divines & humaines !

LOUIS XI.

Que je ſouffre !

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous ſouffrez, & vous dictez des arrêts de mort ? Vous ſouffrez, & vous armez des bourreaux ? Il vous manque d'avoir paſſé un an dans ces ſouterriens, pour frémir d'horreur & de pitié ſur vos victimes.

LOUIS XI.

Hélas, que dites-vous !

FRANÇOIS DE PAULE.

C'eſt d'ici que vous ordonnez les empriſonnemens. . . Eh bien, Roi, venez, & reſpirez l'air que ces malheureux reſpirent; voyez ce qu'ils ſouffrent. Venez de ce pas; que je vous conduiſe dans ces affreux cachots, pour y briſer leurs fers.

LOUIS XI.

Moi ?

FRANÇOIS DE PAULE.

Oui; ou j'y deſcends ſeul, ſi vous ne m'y ſuivez pas. Je trouverai là un malheureux à conſoler, un juſte à raffermir; & ſi ma voix ne parle pas à votre cœur trop endurci, elle ſoulagera du moins quelques victimes gémiſſant ſous ces voûtes affreuſes.

LOUIS XI.

Ah, que me propoſez-vous ! Moi, deſcendre dans des cachots, en l'état où je ſuis ! Moi, paroître devant ceux qui me maudiſſent, & dont l'aſpect me cauſeroit un effroi mor-

tel ! C'eſt tout ce que je pourrois faire que d'ordonner qu'ils ſoient mis en liberté.

FRANÇOIS DE PAULE.

Non, prince; il faut voir par vos yeux leur déplorable ſituation ; il faut ordonner de votre bouche leur délivrance, afin que vos ordres ſoient exécutés en votre préſence, & que vous puiſſiez contempler le viſage de vos victimes. Leurs regards vous en diront plus que mes paroles. Voilà le premier acte réparatoire... Vous héſitez, & dans ce moment peut-être un infortuné ſe livre au déſeſpoir, appelle & hâte ſa mort; c'eſt un innocent qui va vous devancer devant le tribunal de l'Eternel, & vous y accuſer. Voulez-vous augmenter le nombre de ceux qui éleveront des plaintes qui ſeront écoutées ?.. Suivez-moi, ou je vous abandonne.

LOUIS XI.

Je ne ſais à quoi me réſoudre... Tremblant & frappé.... Ah, ne m'abandonnez pas !

FRANÇOIS DE PAULE.

Pourquoi trembleriez-vous en faiſant un

acte de justice ? C'est au remord qu'il appartient de briser votre cœur ; mais le remord même s'éleve contre nous, quand il ne nous conduit pas à une entiere réparation.

LOUIS XI.

Espérez-vous que cette démarche appaisera la vengeance divine ?

FRANÇOIS DE PAULE.

La miséricorde de Dieu est infinie : il ouvre ses bras paternels à tout pécheur repentant... Venez, soulevez-vous, prince ; j'espere que l'aspect de ces tombeaux où vous avez renfermé des êtres vivans, vous imprimera une horreur salutaire qui vous fera crier devant Dieu & devant les hommes, *je suis coupable, j'implore mon pardon, je voudrois pouvoir recommencer ma vie, je déteste mes actions passées, & je dévouerai les momens qui me restent, à la justice & à l'humanité, dont j'ai toujours méconnu les devoirs sacrés.*

LOUIS XI.

Vous commandez, & je ne puis qu'obéir...

Que ſuis-je donc devenu ? Quel pouvoir, quel aſcendant avez-vous pris tout-à-coup ſur moi ?

FRANÇOIS DE PAULE.

C'eſt celui de la vérité, de la vertu, dont je ne ſuis que l'interprete. Si les hommes étoient moins foibles, moins tremblans devant l'autorité, ils vous auroient tous parlé comme moi. Quoi ! il ne s'eſt trouvé perſonne qui ait eu le courage de vous arrêter dans les routes ſanglantes du crime ?

LOUIS XI.

Je n'avois jamais entendu parler ainſi. . . Vous me promettez donc la guériſon, ſi . . .

FRANÇOIS DE PAULE.

Oui, votre ame ſera guérie. . . Ne tardez pas davantage ! Les inſtans ſont précieux. (*Il le ſouleve.*)

LOUIS XI.

Comme vous êtes fort ! Vous me ſoutenez ſeul, malgré votre grand âge.

FRANÇOIS DE PAULE.

Le deſir de ſervir mon prochain, de

vous réconcilier avec Dieu, de vous faire faire une bonne action avant de mourir, me donne de nouvelles forces... Ordonnez à vos gardes de m'ouvrir le passage.

LOUIS XI.

Capitaine des gardes! (*Le Capitaine entre.*) Marchez après moi sur les pas du saint homme, & faites tout ce qu'il vous dira.

FRANÇOIS DE PAULE.

Descendez tous avec moi dans les souterreins de ce château. Qu'on allume des flambeaux. (*A Louis XI.*) Vous ne me quitterez point; nous devons remonter ensemble.

(*Pendant cet intervalle la scene reste vuide.*)



SCENE

SCENE XLVI.

(Le théatre repréſente la chambre à coucher du Roi ; au milieu eſt un lit, ſur lequel Louis XI eſt à demi couché, ſoutenu par la comteſſe de Beaujeu, & par François de Paule ; le Dauphin eſt au pied du lit avec le duc d'Orléans, les Grands du royaume, le Parlement, les Miniſtres, le Médecin, enfin toute la Cour en grand appareil. Des Hérauts d'armes ſont de chaque côté du lit.)

LOUIS XI, LE DAUPHIN, LE COMTE & LA COMTESSE DE BEAUJEU, LE DUC D'ORLEANS, ROCHEFORT, LE PREMIER PRESIDENT, LE PARLEMENT, FRANÇOIS DE PAULE, DOYAC, LEDAIM, TRISTAN, COCTIER, GRANDS DU ROYAUME & OFFICIERS DE LA COURONNE.

FRANÇOIS DE PAULE, *à l'oreille de Louis XI.*

ACCOMPLISSEZ, prince, le dernier acte

dont nous ſommes convenus. Achevez la réparation qui ſeule peut vous rendre digne de la clémence divine.

LOUIS XI, *d'une voix mourante.*

Princes de mon ſang, & vous magiſtrats, que j'ai fait appeller pour aſſiſter à mon heure derniere, ſoyez témoins de la petiteſſe de la royauté au moment qu'elle échappe.... Voyez ici l'homme à qui vous avez prodigué tant de ſoumiſſions, dont la naiſſance a été célébrée par tant de réjouiſſances, & dont le cours de la vie a été marqué par une ſuite d'hommages... Bientôt je ne ſerai plus, & la mémoire de mes crimes eſt tout ce qui reſtera de moi... Ah, ſi vous pouviez connoître tout ce que je ſouffre!... Une terreur inexprimable me ſaiſit & augmente à meſure que j'approche de l'éternité.

FRANÇOIS DE PAULE.

En réparant une partie du mal que vous avez fait, ne déſeſpérez pas ainſi de votre ſalut. Dieu eſt plein de miſéricorde.

LOUIS XI.

J'ai trop compté ſur la vie, ſur cette gran-

deur, ſur ce funeſte pouvoir qui me fut donné... Pourquoi m'a-t-on laiſſé commettre tant de forfaits! Que n'a-t-il exiſté un tribunal, où la juſte main de la loi m'eût arrêté dès le premier pas! J'ai trouvé des complices ſans nombre, & preſque point d'oppoſitions. J'ai traité l'eſpece humaine comme un objet entiérement paſſif & inſenſible. Le mal que j'ai voulu s'eſt fait avec tant de facilité, que j'ai bientôt oublié tout remord.

LA COMTESSE.

Mon pere, toutes nos prieres...

LOUIS XI.

C'eſt en vain que je vous vois affecter cette triſteſſe apparente; mes yeux ſont ouverts, & je ſais bien que je meurs déteſté. L'indignation des hommes m'annonce celle de Dieu... Quel frémiſſement me coupe la voix!... Mes ſueurs reviennent... Suſpends, Juge ſuprême! Vengeur éternel, arrête! Je m'humilie ſous ta main... Encore un moment... Vous tous, écoutez ce que je me hâte d'établir pour le bien général... Qu'on

lise mon édit. (*On lit un édit qui révoque plusieurs abus & ordonne qu'on ne pourra plus faire emprisonner qui que ce soit sans être tenu de faire son procès suivant les loix du royaume & par les tribunaux légitimes.*)

LA COMTESSE, *à l'oreille de Louis XI.*

Ah, sire, quelle atteinte à la couronne !

LOUIS XI.

Eh ! qu'est-ce que la couronne au moment où je suis ? . . . C'est le bien qu'il faut faire, & non ce qu'exige l'orgueil. . . (*On signe.*) Je n'ai pas la force d'en dire davantage . . . O douleurs, ô remords, ô tourmens ! . . . Mon fils a-t-il signé ? . . . Où est-il ? Où êtes-vous ? . . . Ma vue s'est troublée, & je n'entends plus . . Mon fils, souviens-toi qu'un jour tu mourras comme moi, & que cette vie passe rapidement. . . Le moment où on la quitte est affreux pour celui qui fut méchant.

ROCHEFORT.

Jurez tous d'accomplir ce que vous venez de signer.

TOUS ENSEMBLE.

Nous le jurons.

FRANÇOIS DE PAULE.

O Dieu des miséricordes, toi qui envoies quelquefois des rois dans ta colere, & qui en fais la verge dont tu frappes les peuples! daigne pardonner à cet infortuné monarque, & reçois-le dans ton sein! Voici le moment où il va paroître devant ton tribunal redoutable. Prends pitié de lui; car dès cette vie même il a été puni par les remords.

COCTIER, *la main sur la poitrine du Roi, qui est tombé.*

Il expire.

FRANÇOIS DE PAULE, *se mettant à genoux.*

O Dieu, fais qu'aucun de ses successeurs ne lui ressemble!

(*Il reste dans cette posture pendant les trois scenes suivantes.*)

SCENE XLVII.

ACTEURS PRECEDENS.

LES HERAUTS D'ARMES, *à haute voix.*

Le roi Louis XI eſt mort ! Le roi Louis XI eſt mort ! Le roi Louis XI eſt mort ! (*Après un ſilence.*) Vive le roi Charles VIII !

TOUS LES ASSISTANS *répetent :*

Vive le Roi ! Vive le Roi ! (*Acclamation générale. Les portes du fond s'ouvrent ; on ſe preſſe en tumulte ; des ſeigneurs entrent & ſe jettent au pied du nouveau Roi. Les princes, les grands & les magiſtrats entourent le jeune Roi & tombent à ſes pieds.*)

LOUIS D'ORLEANS

Sire, je me jette à vos pieds, comme votre premier ſujet, & vous ſupplie d'accepter mon hommage & ma fidélité.

LE COMTE ET LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Nous nous proſternons devant votre majeſté. Recevez la ſoumiſſion de tous vos ſujets.

LES GRANDS.

Sire, nous vous rendons hommage.

MEMBRES DU PARLEMENT.

Votre parlement, ſire, vous apporte les témoignages de ſa fidélité acoutumée.

CHARLES VIII.

Hélas, que vous me troublez ! Je n'ai que la force de connoître mon inſuffiſance ! Je ſuis ſi jeune pour ce fardeau immenſe, & l'on m'a ſi mal élevé ! .. Ce que je viens de voir & d'entendre me conſterne au point que je ne ſais ce que je dois faire. En enviſageant l'étendue de mes devoirs, j'en ſuis ſi épouvanté, que je ſerois tenté de renoncer au poids de la couronne.

DE LA VAQUERIE.

Sire, il faut remplir le rang où la Providence vous a placé. La crainte ſalutaire qui vous domine, eſt le garant d'un regne heureux.

CHARLES VIII.

Comment pouvoir gouverner à mon âge ? Je ſuis un enfant élevé dans la ſolitude.

LA COMTESSE.

Nos avis vous aideront, fire ; accordez-nous votre confiance.

LOUIS D'ORLEANS.

Sire, vous connoiffez mes fentimens, & combien je vous fuis attaché.

LA COMTESSE.

Le Roi fe choifira un confeil.

DOYAC, *à voix baffe.*

Madame, nous nous recommandons à vous.

LE DAIM, *à voix baffe.*

Vous favez que nous ferons aveuglément tout ce que vous voudrez.

LA COMTESSE.

N'écoutez que les confeils de votre fœur, & méfiez-vous de tous les autres, moins intéreffés à la dignité de votre couronne.

CHARLES VIII.

Déjà ma couronne !.. Eh, parlez-moi de rendre heureux mes peuples !

LOUIS D'ORLEANS.

Suivez les mouvemens de votre cœur.

DE LA VAQUERIE.

Sire, votre parlement, après avoir déli-

béré, vous donne en ce jour la premiere preuve de ſon zele, en dénonçant ceux qui, ſous le dernier regne, ont abuſé de la confiance du Roi. Permettez en conſéquence, qu'il ordonne à ſes huiſſiers de ſe ſaiſir de leurs perſonne, effets & papiers, avant qu'ils puiſſent les ſouſtraire.

CHARLES VIII.

Qui ſont-ils ? Je ne les connois pas.

DE LA VAQUERIE.

Je vais les nommer à votre majeſté. Tout le royaume les voit d'un œil d'indignation. Doyac, Ledaim, Coctier, Triſtan... Huiſſiers, ſaiſiſſez-les, afin qu'ils ſoient jugés ſelon la teneur des ordonnances.

DOYAC.

Sire, grace, grace.

LEDAIM.

Nous ſommes innocens.

COCTIER.

Eſt-ce que notre perſonne ſeroit reſponſable des ſuites de notre art ?

TRISTAN.

J'ai obéi au Roi : ſera-ce donc un crime aux yeux d'un monarque ?

CHARLES VIII.

Dites-moi, M. d'Orléans, que dois-je faire ? . . Je n'ai point envie de commencer mon regne par des actes de rigueur. Leur physionomie me déplait fort, il est vrai ; mais il faut examiner s'ils sont innocens ou coupables, puisqu'ils sont accusés par mon parlement & par la voix publique.

LOUIS D'ORLÉANS.

Sire, vous ne pouvez vous dispenser de les faire arrêter & de les livrer aux loix. S'ils sont innocens, ils en fourniront les preuves ; s'ils sont coupables, c'est outrager ceux qu'ils ont opprimés & favoriser l'injustice, que de leur faire grace. En les faisant juger par le parlement, organe & dépositaire des loix, vous n'avez rien à vous reprocher. Agens infatigables d'iniquité sous le dernier regne, ce n'est point pour de pareils criminels qu'il faut avoir de la clémence. Ce sont les oppresseurs des peuples, les corrupteurs des rois.

CHARLES VIII.

Je me rends à votre conseil, & les abandonne à la justice.

DOYAC.

Ah, malheureux que nous ſommes ! Nous avons perdu un Roi ſi bon pour nous !

LEDAIM.

Hélas ! j'ai toujours craint que cela ne nous arrivât.

LES HUISSIERS.

Marchez, marchez.

TRISTAN.

Comment, moi qui arrêtois les autres !

COCTIER.

Et moi, qui l'ai guéri tant de fois !

(*Les Huiſſiers les emmenent.*)

SCENE XLVIII.

CHARLES VIII, LA COMTESSE DE BEAUJEU, LOUIS D'ORLEANS, ROCHEFORT, DE LA VAQUERIE, PRINCES, GRANDS, MAGISTRATS.

No LA COMTESSE.

SIRE, la régence m'eſt due par mon rang & par la volonté du feu Roi.

LOUIS D'ORLEANS.

Comme premier prince du ſang, mes droits ſont au-deſſus des vôtres, madame, & je ſaurai les faire valoir... Sire, je vous prie de décider. J'oſe me flatter d'avoir votre choix : vous ſavez comme je penſe.

LA COMTESSE, *à l'oreille de Charles VIII.*

Sire, vous devez vous méfier du Duc, parce qu'étant ſi près de la couronne, votre perſonne n'eſt pas en ſûreté entre ſes mains, & il peut abuſer du pouvoir à ſon avantage.

CHARLES VIII.

Que dites-vous? eſt-il poſſible?

LOUIS D'ORLEANS.

Sire, je vous jure que perſonne ne vous ſera plus fidele.

LA COMTESSE.

Sire, livrez-vous à nous, je vous en conjure, pour la ſûreté de votre perſonne & la conſervation de votre autorité.

LOUIS D'ORLEANS.

Ne vous livrez point, ſire, à des ſoup-

çons aussi peu fondés. Craignez plutôt les conseils de l'ambition. . .

LA COMTESSE.

Quoi, sire, vous refuseriez de m'écouter, moi, votre sœur, & qui vous suis dévouée depuis votre enfance ?

CHARLES VIII.

Eh bien, soit. Je veux la paix.

LOUIS D'ORLEANS.

Quoi, sire, vous cédez si facilement ? . . Oubliez-vous ? . . .

CHARLES VIII.

Comment résister ? Elle m'entraîne.

PLUSIEURS GRANDS, *au Duc d'Orléans.*

Prince, soutenez vos droits : nous sommes de votre parti.

LE DUC D'ORLEANS.

J'en appelle aux états.

LA COMTESSE.

Nous nous y verrons. . . (*Emmenant le Roi.*) Quittez ces tristes lieux, sire, & reposez-vous sur nos services & nos conseils.

SCENE XLIX.

SEIGNEURS, MAGISTRATS, LOUIS D'ORLEANS, ROCHEFORT, DE LA VAQUERIE.

PLUSIEURS SEIGNEURS.

Nous fommes pour la comteffe de Beaujeu.

AUTRE PARTI *du côté du duc d'Orléans.*

Et nous, nous fommes du côté du duc d'Orléans.

UN PARTI.

La force en décidera.

AUTRE PARTI.

Eh bien, foit. . . . au fort des armes.

ROCHEFORT, *au Préfident.*

Suivons-les, & tâchons de calmer les deux partis.

DE LA VAQUERIE.

Oui, mettons nos efforts à prévenir une guerre civile.

SCENE L.

(Louis XI est étendu sur son lit, le visage couvert du drap.)

FRANÇOIS DE PAULE *se relevant, après avoir prié.*

A PEINE a-t-il fermé les yeux, qu'il est abandonné... Les factions impatientes n'attendent pas que son corps soit glacé. C'est à qui s'emparera du foible héritier de sa couronne, pour régner sous son nom. Les princes s'arment, & le sang des citoyens va couler. Que n'arrêtent-ils leurs regards sur ces restes inanimés qui vont se dissoudre !... Voilà tout ce que laissent le puissant & le foible : de la poussiere ! . . Princes insensés, qui faites tant de bruit, qui causez tant de maux pour agrandir ou consolider un vain pouvoir, venez, voyez de près ce cadavre encore couvert des marques de la royauté. Il vous apprendra où se termine votre ambition ; vous sentirez si c'est la peine de troubler le monde, pour y dominer un instant. Venez

lire ſur ce front les chagrins que le diadême y laiſſe encore empreints. . . Trônes du monde, qu'êtes-vous pour celui qui gît ſur ce lit, & qu'eſt-il lui-même à préſent ? . . . Oui, il eſt un Être au-deſſus des rois ! . . Vous, qui vous jouez ici-bas de l'innocence & de la foibleſſe, que devenez-vous lorſque vous périſſez ? Votre mémoire demeure en exécration ſur la terre, & vous reſtez nu devant les regards de celui qui juge les penſées.

(*Il quitte la ſcene à pas lents, levant les mains au ciel & jetant un dernier regard ſur le corps du feu Roi, qui reſte ſeul.*)

(*On voit enſuite entrer des valets qui s'approchent d'un air indifférent, pour commencer les cérémonies funéraires.*) (*)

(*) On auroit pu tracer ici une derniere ſcene d'une terrible vérité, mais on l'abandonne à l'imagination : la ſépulture d'un monarque haï ! Il eſt des choſes que le poëte ſent, mais que les regles de l'art & les convenances lui défendent de peindre. J'ai regret que le goût timide de mon pays m'ait interdit ce dernier & vigoureux tableau, qu'il m'a fallu ſacrifier.

F I N.


WILLIAM SALLOCH
Pines Bridge Road
Ossini‿g, N.Y. 10562

